

C A H I E R
B

La chronique
de Lise Bissonnette Page B 3
Musique classique Page B 3
Cinéma Page B 4
Vitrine de la vidéo Page B 6
Vitrine du cédérom Page B 6
Théâtre Page B 7
Télévision Page B 8
Disques classiques Page B 8
Jazz et blues Page B 9
Vitrine du disque Page B 9

◆ ◆ ◆
D A N S E

La «visite» de Québec

La semaine sera chargée. Tandis que l'Agora de la danse accueille la compagnie Danse Partout de Québec, avec des pièces signées Paul-André Fortier et Tedd Senmon Robinson, l'Espace Tangente présente deux œuvres d'Irène Stamou. Trois chorégraphes au langage unique, entre l'humour, l'émotion et la réflexion.

ANDRÉE MARTIN

L'automne dernier, après plusieurs années de travail, Danse Partout inaugurerait avec fierté La Rotonde, le premier centre chorégraphique contemporain de Québec. Côté danse, la doyenne de nos villes n'avait pas été gâtée. Malgré quelques séries au Grand Théâtre et ailleurs, l'activité chorégraphique à Québec n'a jamais eu, toutes proportions gardées, la même emphase qu'à Montréal ou à Toronto. *J'avoue que La Rotonde va créer une dynamique nouvelle, entre autres avec les créateurs et interprètes indépendants de la ville de Québec*, affirme Johanne Dor, directrice artistique intérimaire de Danse Partout. *La Rotonde a plusieurs volets, et le premier lancé cette année, c'est la Saison de danse. Paul-André Fortier est venu en novembre dernier avec son solo La Tentation de la transparence. Avec cette saison, il y a la volonté de créer de nouveaux publics.*

Dans la programmation 1996-97, on retrouve le chorégraphe français Robert Seyfried, présenté le 5 février dernier, la compagnie suisse Vertical Danse, en mars, ainsi que deux jeunes chorégraphes indépendantes de Québec, Lydia Wagerer en avril et Marie-Claude Cantin en mai. De plus, leurs nouveaux liens avec des diffuseurs montréalais comme l'Agora de la danse et l'Espace Tangente devraient aider à consolider cette série. Le Centre chorégraphique contemporain de Québec entend aussi, dans un avenir rapproché, soutenir la création et la production d'œuvres originales en invitant des chorégraphes indépendants, de Québec comme d'ailleurs, en résidence. Des projets qui en disent long sur les efforts et les espoirs de Danse Partout pour le développement de l'art chorégraphique dans la capitale.

Au delà de La Rotonde, Danse Partout, c'est d'abord et avant tout une école et une compagnie de danse contemporaine. En 1996, elle célébrait ses vingt ans d'existence au milieu d'événements significatifs pour cette compagnie de danse qui a réussi à prospérer en dehors des grands centres. *«À Québec, en tant que professionnels, nous n'avons pas autant qu'à Montréal des possibilités pour nous ressourcer. Avec La Rotonde et l'école, nous sommes les seuls. Avant, il existait un programme de subvention qui nous donnait l'occasion d'inviter des professeurs, mais avec les compressions, cela n'existe plus. Par contre, il y a aussi des avantages à cet isolement. Comme nous sommes les seuls intervenants*

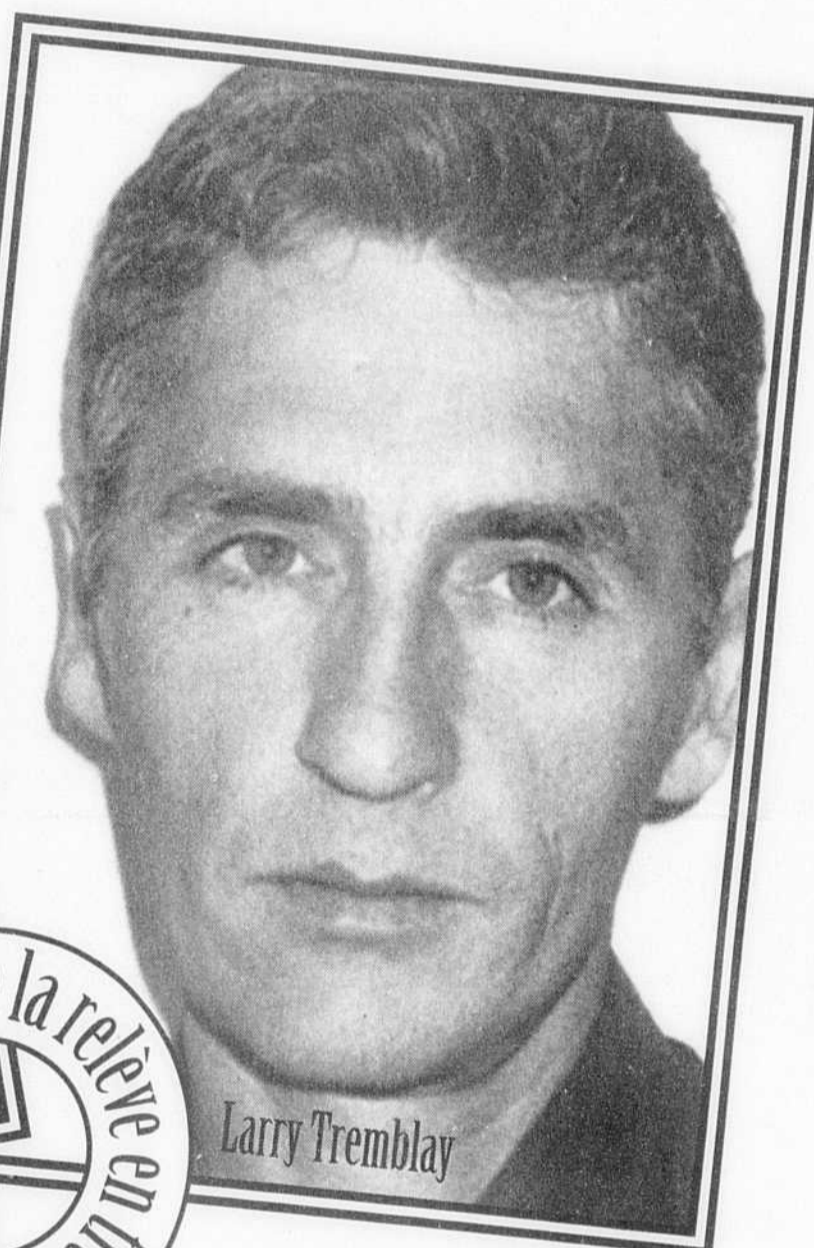
VOIR PAGE B 2: LA ROTONDE

LES ARTS

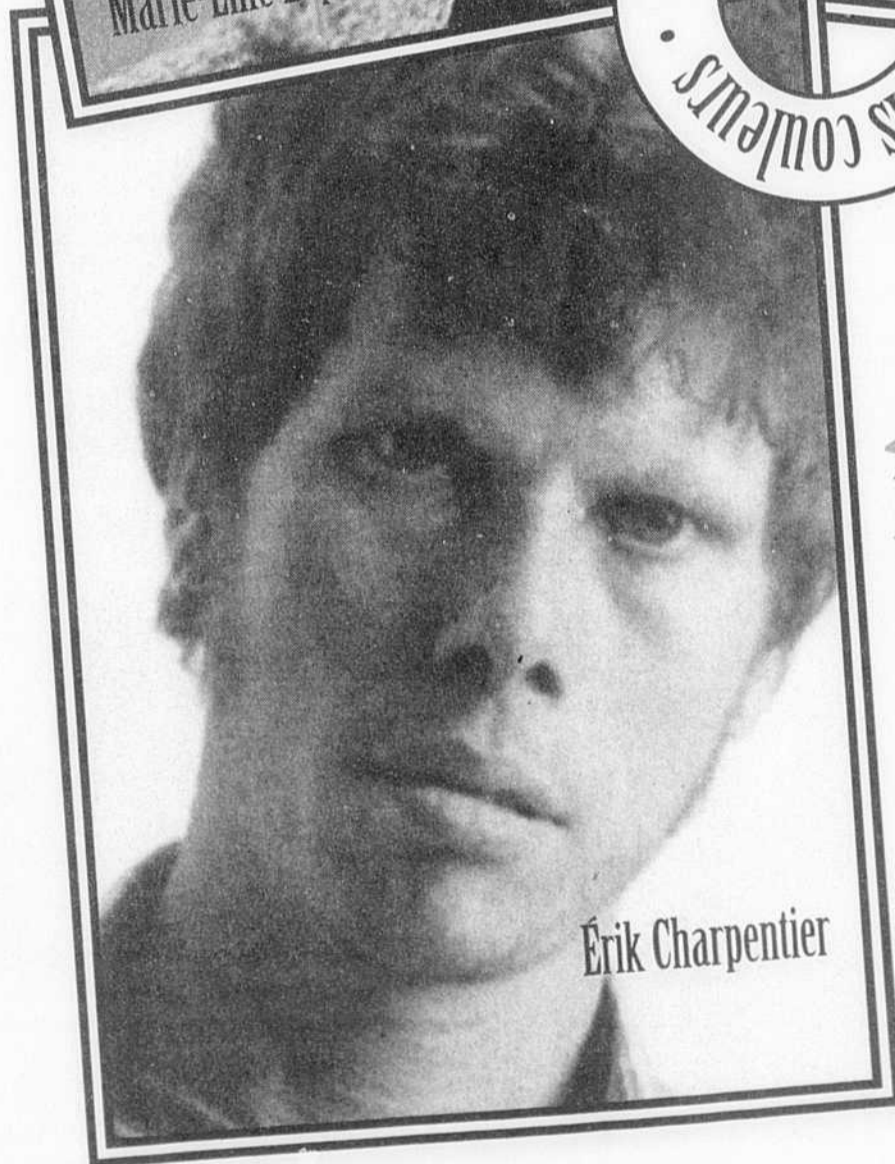
Un étranger en visite
à Montréal ces jours-ci
aurait l'embarras du choix
s'il voulait faire la rencontre
de nouvelles œuvres
dramatiques; la création
québécoise connaît
actuellement une vigueur qui
réjouit bien des spectateurs!



Marie-Line Laplante



Larry Tremblay



Erik Charpentier

Portrait de la relève
en trois couleurs

SOLANGE LÉVESQUE

Plus de huit créations ont pris l'affiche sur les scènes métropolitaines depuis le début de 1997. Parmi celles-ci, *Une tache sur la lune*, de Marie-Line Laplante, au Quat'Sous, et *Si j'avais la seule possession dessus le jugement dernier*, d'Erik Charpentier, au Théâtre d'Aujourd'hui, sont des premières œuvres portées à la scène.

Larry Tremblay est une figure plus connue; sa nouvelle pièce, *Le Génie de la rue Drolet*, est jouée à la Licorne. La précédente, *The Dragonfly of Chicoutimi*, créée en 1995 et interprétée de manière inoubliable par Jean-Louis Millette à qui le texte va comme un gant, remporte un succès remarquable partout où elle passe. *Le Dragon*, comme l'appelle familièrement Millette après une soixantaine de représentations, s'envole d'ailleurs aujourd'hui même pour Rome, où elle tiendra l'affiche jusqu'à la mi-février au Teatro Agora, un théâtre qui se consacre à la dramaturgie internationale.

Si différents que soient les univers que ces trois auteurs nous proposent dans leur œuvre, on reconnaîtra, à les écouter parler de leur travail, des accents qui révèlent une parenté profonde et des réflexions qui pourraient bien s'étendre à d'autres objets que le théâtre.

«Orchestrer la violence des rapports humains»
Larry Tremblay

«Je ne sais jamais d'avance comment mon travail va évoluer, affirme Larry Tremblay; je n'essaie pas d'écrire un monologue ou un dialogue; je cherche l'économie, le mot juste, la pureté et l'efficacité. J'aime les verbes et les noms. Essentiellement, je travaille les rythmes. C'est peut-être là l'influence de ma formation en kathakali.» Très exigeant envers ses textes, cet auteur prolifique, qui est

VOIR PAGE B 2: TROIS COULEURS

Si j'avais la seule
possession
dessus le jugement dernier

de Erik Charpentier mise en scène Jean-Frédéric Messier

théâtre d'aujourd'hui
LE CŒUR DE LA CRÉATION QUÉBÉCOISEUne coproduction du
Théâtre d'Aujourd'hui,
du Cercle Vieux et
de Momentum.

Judi 13 février Spécial Saint-Valentin!
2 billets pour 22 \$
Quantité limitée, réservez sans tarder
282-3900

TROIS COULEURS «Le désir d'être»

SUITE DE LA PAGE B 1

aussi acteur, metteur en scène et professeur d'interprétation a écrit une vingtaine de pièces, mais n'a monté que celles qu'il jugeait prêtes à passer la rampe. On voit moins Tremblay jouer, et pour cause; il écrit de plus en plus: poésie, essais, récits, théâtre, tout l'appelle.

Ce qui lui donne envie d'écrire? «Le désir d'être», répond-il simplement. Les thèmes touchant l'identité: l'être et le temps, caractérisent d'ailleurs son théâtre. «Il y a une espèce de violence naturelle en tout être vivant, et chacun doit en faire quelque chose qui ne soit pas destructeur. J'orchestre cette violence à travers les rapports humains, avec des personnages dramatiques».

Parfois, ses personnages se fragmentent comme dans *Le déclin du destin*. Ou ils ont perdu quelque chose: c'est le cas du héros du *Dragonfly*, qui se met soudain à s'exprimer en anglais, après des années de mutisme. Ou alors, ils n'arrivent pas à se reconnaître eux-mêmes: Guillaume, le jeune sculpteur de la rue Drolet, gagne sa vie dans un abattoir et cherche l'identité qui lui fait défaut en Guylaine, sa jumelle et en Jeanne, sa femme. «Le génie...», explique Larry Tremblay, met en scène la confusion identitaire et les conséquences de la non reconnaissance de soi qui en est à la racine. Vraiment québécois, comme thème, non?»

Aux yeux de l'auteur, sa pièce est «un constat de la famille détruite; le père est décédé (il était dans l'armée, un métier de mort); son fils veut construire quelque chose et transmuter en œuvre d'art les os des poulets qu'il tue pour gagner sa vie. La reconnaissance de soi, qui est la grande lacune de son être, il la cherche désespérément chez les autres, poursuit Larry Trem-

blay. Brisé, Guillaume s'en va vers le désespoir; le plus désespérant, c'est qu'on ne pourra jamais savoir si c'est un grand artiste puisque son œuvre ne sera jamais vue. Au près de lui, il y a sa mère âgée, le «premier corps» qui détruit tout et qui jette tout sans rien expliquer. Il y a aussi Jeanne qui devient son miroir et qui pourrait avoir inventé toute cette histoire». Pour construire ses personnages, Larry Tremblay avoue s'être inspiré de la tragédie grecque; «dans la tragédie, ajoutez-il, l'essentiel est de dire».

«Tout acte artistique est une relation avec le monde»

Marie-Line Laplante

En ces temps où l'on dit souvent que la tragédie est dépassée et que le public veut surtout rire, une nouvelle auteure fait sa place au sein de la dramaturgie québécoise avec un coup d'envoi remarqué et se réclame, elle aussi, de la tragédie et des mythes grecs. Comme Larry Tremblay, elle s'intéresse au double et à l'identité. Avec *Une tache sur la lune*, Marie-Line Laplante reprend le flambeau allumé par Beckett. «Ce qui m'intéresse, raconte-t-elle, c'est l'être primitif de la personne, la descente dans le sujet. Beckett a plié et replié l'espace théâtral jusqu'à la dimension d'une seule bouche; je rêve de le redéployer jusqu'au corps réanimé. Pour moi, le théâtre est à la fois repère et repaire», ajoute-t-elle.

«Ce qui me pousse à écrire, c'est de comprendre», dit Marie-Line Laplante. «Il y a, dans nos vies, quelque chose qui est à la fois familier et étranger; je joue avec ce familier-étranger à même les rapports humains. Le théâtre, ajoute-t-elle, ne permet peut-être pas tant d'interroger les choses, mais de les brasser

de manière qu'on puisse voir le familier-étranger et s'approcher intimement de cet apparent paradoxe».

On ne sera pas étonné que cette auteure s'inscrive, justement, dans une esthétique de la symétrie et voie dans sa pièce «une alternance entre la tragédie et la comédie, la première étant venue avant la seconde. La comédie, explique-t-elle, est peut-être une manière d'aborder l'insupportable. Comédie et tragédie sont deux moitiés d'un même objet; les deux faces de la lune! De la même manière, les parents, dans la pièce, sont un seul personnage dédoublé en Tuppe et Bibe». Plusieurs critiques, à propos de cette œuvre, ont évoqué l'absurde. «Je m'inscris peut-être dans l'imaginaire de l'absurde, mais il y a une sorte d'engagement dans mon théâtre, dans la relation entre la scène et le public. Mes pièces ne mettent pas en scène des personnes mais des personnages; il n'y a donc pas de décision possible, puisque la liberté est déposée dans la personne. Tuppe et Bibe restent ensemble en s'opposant sans cesse. Je les ai placés en équilibre de sorte qu'on ne puisse pas avoir de parti-pris à leur sujet; ils sont à la fois victime et bourreau et ne peuvent être autrement. Quelque chose en eux relève du guignol — un genre qui est aussi étrange et familier — ils nous font rire en se tapant dessus. On se passe l'action? Nulle part ailleurs qu'au théâtre, ce lieu primitif où tout peut advenir».

«Je me vois plus comme quelqu'un de la musique que comme de la parole»

Erik Charpentier

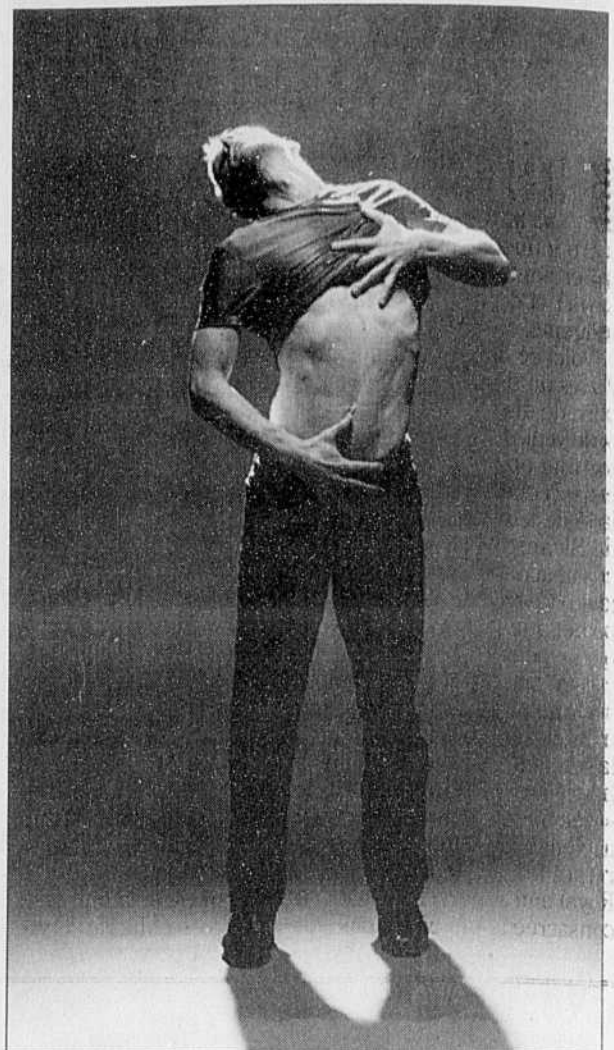
Exilé en Louisiane, où il travaille depuis 1991, Erik Charpentier se dit d'abord intéressé par le langage, mais en réalité, précise-t-il, c'est la musique du langage qui le fait vibrer. «J'entends et je comprends mal ce que les gens disent... Je note toutes sortes de choses: des mots, des phrases éparses. J'en fais des arrangements musicaux, un ensemble de solos. Chacun de mes personnages est pris par ce qu'il dit sans vraiment entendre ce que l'autre raconte». Pour Erik Charpentier, le langage n'aide pas les gens à se rejoindre; «il les sépare plutôt», remarque-t-il. «Entre mythe et réalité, il y a plein de fausses pistes et rien de résolu. On ne sait jamais ce qui est vrai. Le titre de ma pièce est la traduction littérale d'une vieille chanson de Rob Johnson: If I Had Sole Possession over Judgment Day. Ma pièce pourrait s'intituler: «Tout ce qui ne serait jamais arrivé si j'avais eu la possession sur le jugement dernier». «Je ne suis pas un cadrien inventé; je suis inspiré par les gens et les langues qui m'entourent. Avant tout, c'est la poésie qui m'intéresse. Je pige librement dans ce qui m'inspire, sans souci d'être fidèle à un dialecte; il y a, en Louisiane, autant de dialectes que de régions». Ses influences: «Ce que j'entend autour de moi; les gens ordinaires, et comment ils parlent, ce qu'ils disent et taisent. Et les deux Sam: Beckett et Shepard».

Comme Larry Tremblay, Charpentier n'écrit pas que du théâtre; il écrit aussi des chansons, de la poésie et des histoires. On peut le deviner devant sa pièce qui est un climat, ses personnages qui sont des aventures où la musique tient le rôle de lieu, de lien et de chaleur. «Face à la complexité du monde actuel, conclut Marie-Line Laplante, il y a deux réactions possibles: penser ou s'évader. J'ai besoin de penser».



PASCAL TESTE

Danse Partout a mis au programme, *Les Gougounes*, une création signée Tedd Senmon Robinson.



MICHAEL SLOBODIAN

Ravished by the Break of Dawn, une chorégraphie d'Irène Stamou interprétée par Ken Roy.

LA ROTONDE

Robinson et Fortier ont le souci du détail

SUITE DE LA PAGE B 1

aux niveaux professionnel et pré-professionnel, c'est évidemment à nous qu'on fait appel pour toutes activités concernant la danse. En fait, il y a une absence de compétition». Un bon nombre d'interprètes et de chorégraphes connus du public montréalais, comme Estelle Claretton de chez O Vertigo, Roger Sinha, etc., ont déjà dansé pour Danse Partout.

Danse Partout a choisi, cette année, l'Agora de la danse pour sa visite montréalaise annuelle. Au programme, *Les Gougounes*, une création signée Tedd Senmon Robinson, et *Plein le cœur* de Paul-André Fortier; une œuvre inscrite au répertoire de la compagnie depuis 1991. Une soirée entre l'humour et la tristesse, présentée avec succès à Québec en décembre dernier.

Le choix des deux chorégraphes en question ne pouvait être plus judicieux. L'un et l'autre ont le souci du détail, et la singularité comme la précision de leur langage gestuel séduisent toujours. On pourrait même dire que l'un, Robinson, complète très bien l'autre, Fortier. «Pour moi la pièce de Paul-André Fortier, c'est une minuscule sur scène. On retrouve 4 à 5 scénarios où il y a des interrelations entre des êtres humains. Ce sont comme de petites histoires où nous pouvons nous reconnaître. Dans cette œuvre, Paul-André parle beaucoup de solitude. La pièce de Tedd, quant à elle, aborde les différences entre l'Orient et l'Occident. À travers tout ça, il amène beaucoup d'humour, mais toujours avec une grande profondeur et une grande spiritualité». Un chorégraphe qui affectionne particulièrement les clin d'œil, et dont les références aux quotidiens, et parfois au kitsch, ne manquent pas.

L'espace Stamou

Une vingtaine de marches plus bas, à l'Espace Tangente, Irène Stamou a imaginé un spectacle à fleur de peau, où elle présente une version revue et corrigée de *Colosse aux pieds d'argile*, son trio sur la compassion, et une création toute fraîche, *Ravished by the Break of Dawn*, qui est le premier volet d'un triptyque dont l'aboutissement final est prévu pour la saison prochaine (1997-1998). Ce solo, sur

une musique de compositeur belge Walter Hus, a été taillé sur mesure pour le danseur Ken Roy. «J'avais envie de faire un solo, mais aussi une pièce pour homme, explique Irène Stamou. Je voulais prendre du recul et ne pas être interprète de mes propres œuvres. Je souhaitais diriger mes danseurs avec un regard entièrement extérieur, de manière à aller plus loin dans mon processus chorégraphique, de chercher différentes interprétations, et aussi d'autres qualités de mouvement». Pour une chorégraphe dont l'élaboration de ses créations s'effectue toujours à partir de son propre corps, l'expérience de transposition de son langage — issu d'un corps de femme — à un danseur masculin, relevait de la fascination et de l'aventure.

Par contre, la polyvalence de Ken Roy se prêtait bien aux nouveaux désirs créatifs de la chorégraphe. Reconnu pour sa maîtrise technique et son potentiel dramatique, le danseur semble avoir apporté un caractère particulier à cette œuvre. «Je lui apprenais mes propres mouvements, et par la suite nous cherchions une sorte d'équivalence dans son corps. Il y a un aspect très sensuel qui ressort de sa danse, mais aussi beaucoup de précision et de contraste». Irène Stamou, devenue l'une des artistes montantes de la troisième génération de chorégraphes à Montréal, semble bel et bien avoir trouvé sa signature chorégraphique. Le métissage entre un langage contemporain et ses racines grecques constitue le point initial d'où émane des œuvres

finies et souvent intenses. «J'ai passé environ cinq ans à faire une recherche sur la fusion entre la danse traditionnelle et la danse contemporaine; notamment avec les pièces *La Couleur* de ma langue et *Corpus Delirium*. Cette fois-ci, je voulais voir les fruits de cette recherche, mais en laissant s'exprimer plus librement les identités gestuelles. Dans ce solo, je désirais aller plus du côté de l'abstraction et ne voulais pas me préoccuper directement de la manière dont les gestes traditionnels s'intégreraient avec les mouvements contemporains». Les connaisseurs y retrouveront sûrement quelques attitudes corporelles et gestuelles rappelant le folklore grec. Une influence riche en données de toutes sortes, amenant une personnalité distinctive au travail de création d'Irène Stamou.

Un bon nombre d'interprètes et de chorégraphes connus du public montréalais ont déjà dansé pour Danse Partout

V THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

PARTAGE DE MIDI

Paul Claudel

mise en scène: Daniel Roussel

Louise Marleau
Jean-François Casabonne
Pierre Chagnon
Jean-Pierre Matte

concepteurs:
Claude Coyette
François Barbeau
Claude Accolas
Diane Leboeuf
Marie Guay

2 DERNIÈRES AUJOURD'HUI
16h et 20h30

du 14 janvier au 8 février 1997
réservations: 844-1793 groupes: 527-3644 844-1793
http://www.scoopnet.ca/rideauvert

BANQUE LAURENTIENNE
Hydro Québec

LES

Fanny Ardant dans *Ridicule*

La 22^e nuit des César

Ce soir à 19 h 30
Rediffusion le dimanche soir à 1 h
et le mardi à 13 h

Annie Girardot et Antoine de Caunes animent une soirée qui promet de nous tenir en haleine! Ridicule se taille la part du lion avec 12 nominations. Capitaine Conan de Tavernier en accumule 9. Microcosmos, Pédale douce, Un air de famille, Un héros très discret, 6 nominations chacun.

Un hommage particulier sera rendu à Marcello Mastroianni.

En exclusivité à TV5!

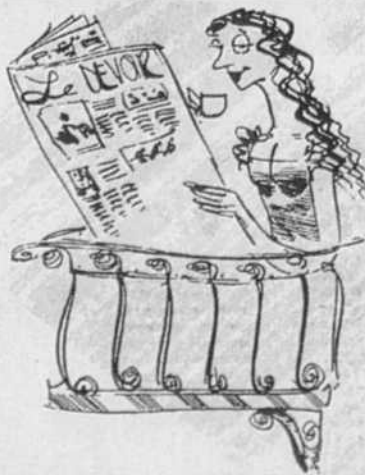
Marcello Mastroianni

Elle vous demande la lune...

...offrez lui la lune

Le 14 février, édition spéciale

Votre message pour la Saint-Valentin



Tarif spécial St-Valentin
1⁵⁰⁵/l.a. (rég.: 3²⁵⁵)

Faites-nous parvenir votre texte par télécopieur: 985-3340 ou par courrier:

LE DEVOIR
2050, De Bleury, 9^e étage
Montréal (Québec) H3A 3M9

Pour renseignements: 985-3322

Les textes doivent être reçus avant 12h le mercredi 12 février

Deux exemplaires

(25 l.a. x 2 col.) 75\$

(autres dimensions disponibles)

(20 l.a. x 1 col.) 30\$

LES ARTS

Il fut un Times

Il y a peu, l'édition dominicale du *Times* de Londres était reconnue comme l'archétype des journaux dits «de qualité». Un phare de notre métier, une fièvre de notre industrie, une inspiration pour tous ceux qui croient encore possible d'informer sans déformer et de voir dans leurs lecteurs des êtres intelligents.

Voici ce qu'on pouvait trouver dans le *Sunday Times* du dimanche 2 février. En une, sous une offre de disque rock et pop gratuit qui lance une série vendue par le *Times*, une manchette fondée sur une obscure étude qui aurait établi un lien entre l'échec scolaire des enfants et le travail salarié de leur mère. Une immense photo couleur de Swampy, un punk qui proteste contre la construction de routes. Le reportage majeur du jour: «Charles wants honest life with Camilla». La pathétique histoire du prince et de sa maîtresse qui ne peuvent se livrer ensemble au plaisir de la chasse à courre par crainte d'être photographiés s'étalait plus loin sur une page entière. Le cahier *News Review*, normalement destiné à la mise en perspective des événements de la semaine, consacrait sa une au complet à l'enfance malheureuse du comédien Dudley Moore; les deux autres «événements» revus et commentés étaient le suicide d'une ancienne amante de l'ancien mari de la princesse Margaret, et le don de la robe de mariée de Diana au Musée Royal and Albert. Le cahier *Books*, dont toute la une était consacrée à une biographie de la princesse Margaret, pe-



Lise Bissonnette

sait un peu plus lourd car il contenait le *Funday Times*, douze pages de bandes dessinées. Restaient toujours les 56 pages format tabloïd du magazine *Culture*; le style y est un peu plus recherché mais les grosses têtes semblent interdites. Le critique d'art qui rendait compte de la superbe mini-exposition que la National Gallery présente sur les œuvres de jeunesse de Gainsborough — un important travail de recherche — s'exaltait surtout devant les «fabuleuses robes» des dames d'autrefois.

Ce désastre était en partie de mes affaires puisque j'assistais, près d'Oxford, à un colloque sur «l'avenir des journaux de qualité». Dans le manoir idyllique de la Fondation Ditchley, bien connue pour la haute teneur de ses conférences, j'étais l'une des quatre non-anglophones conviés à ce qui fut, pendant trois jours, un duel entre les plus grands éditeurs ou *columnists* des meilleurs journaux américains et leurs vis-à-vis de la presse britannique. Les règles de Ditchley interdisent de nommer des individus ou de les citer, mais je vous laisse imaginer ce monde à l'envers, où les Américains défendaient la haute culture pour se faire accuser, par des Britanniques, d'adhérer à un élitisme coupable, traître à l'idéal républicain.

Que nous assistions à un *dumbing down* de la presse britannique de qualité, selon le terme qui devint usuel dans nos délibérations, cela ne fait pas de doute. Le *Times* est méconnaissable, le *Daily Telegraph* lui ressemble, et le naufrage

intellectuel du *Independent*, l'un des plus exigeants projets journalistiques de la dernière décennie, fait mal au cœur. À y regarder de plus près toutefois, et surtout en oubliant les dérives des journaux du dimanche, le portrait se nuance. Il y a encore d'excellentes sections internationales dans ces journaux, des reportages sociaux en profondeur, des éditoriaux analytiques qui ne mesurent pas leur espace. Et s'il est vrai que la couverture parlementaire, qui fut la marque et l'obligation de la presse dite «sérieuse» en Angleterre, a diminué de moitié dans le *Times* depuis une dizaine d'années, son niveau demeure tout de même plus élevé, en proportion, que celui de la meilleure presse américaine en ce qui a trait au Congrès. Le fond de qualité, en somme, est demeuré assez solide mais il disparaît peu à peu sous un bouillon d'ajouts triviaux ou de textes qui n'avaient autrefois pas droit de cité dans ces publications. Les tribulations sexuelles des élus et des vedettes, les gambades et états d'âme de la famille royale, les incursions dans des drames de psychologie populaire, la promotion par gadgets, tout cela, disaient les Américains, finit par assourdir sinon faire taire «la voix de l'intégrité» que représentaient ces journaux si vénérés dans le monde anglo-saxon.

Agacés et défensifs, les Britanniques faisaient plutôt valoir une nouvelle thèse, celle du *dumbing up* de leurs meilleurs journaux. J'avoue avoir plus de difficulté à la résumer, faute d'y croire beaucoup. Il paraît qu'en acceptant de publier un petit article et une grande photo de Paula Jones (l'accusatrice de Clinton) à côté d'un texte important sur la politique d'immigration, on passe par les tripes du

lecteur pour se rendre à sa tête. Il paraît aussi que les Américains ont une idée trop étroite de ce qu'est le lecteur cible des journaux de qualité; les «décideurs», public traditionnel du *Times*, auraient augmenté en masse depuis que l'Angleterre est devenue, vers la fin des années soixante, une société moins «défrentielle» envers ses aristocrates et ses puissants. Il reste que le *Times*, qui a plus que doublé son tirage en moins de cinq ans — il atteindrait aujourd'hui quelque 900 000 exemplaires —, y est surtout arrivé en cassant les prix et en se transformant de façon à attirer des «décideurs» qui semblent aussi voveurs. Et que tout cela s'est produit après que le journal fut passé aux mains d'un magnat de la presse populaire, Rupert Murdoch, auquel le nouveau propriétaire du *Daily Telegraph*, Conrad Black, était disposé à donner la réplique. Je ne suis pas sûre que leur première motivation était le *dumbing up*, c'est-à-dire le magnifique concept qu'est l'éducation populaire.

Rentrée par Chicago pour des raisons aériennes, j'ai en tout cas retrouvé avec ravissement le *New York Times*, après une semaine de consommation d'une presse britannique devenue agressive et criarde, à la notable exception du *Financial Times*, qui n'est pas un journal généraliste. Entre l'ennui qu'ils ont longtemps secrété et le menu élégamment élargi qu'ils doivent offrir aujourd'hui aux «cérébraux incarnés» que sont leurs lecteurs, les journaux de qualité cherchent difficilement leur voie. Quand rompent-ils la relation de confiance, qui est leur plus précieux capital? On le sait quand on les lit. Vous en êtes, quant au *Devoir* dont je n'ai pas parlé ici, les seuls juges.

EN BREF

Hommage à Charles Dutoit

(Le Devoir) — Pour saluer les vingt ans du chef d'orchestre Charles Dutoit à la tête de l'Orchestre symphonique de Montréal, les *Beaux Dimanches* présentent demain à 20h un documentaire d'une heure, fait de témoignages et d'extraits de quelques grands moments de l'OSM. On entendra entre autres en concert le violon-



Charles Dutoit

celliste Yo-Yo Ma, la violoniste Sarah Chang à l'âge de neuf ans, les musiciens québécois Louis Lortie et Chantal Juillet. Les téléspectateurs seront transportés dans les coulisses de l'orchestre et feront plus ample connaissance avec les musiciens de l'OSM. On rappellera enfin la carrière discographique de l'orchestre, les tournées, les grands honneurs reçus sous le règne Dutoit.

Concerts en fin de semaine

Ce soir, à 20h, à la salle Redpath de l'Université McGill, Leo Griniaux et sa mère Berta Rosenohl joueront les deux sonates pour violoncelle et piano de Brahms, en hommage au compositeur mort il y a cent ans à Vienne. Demain, le Ladies's Morning musical Club présente à la salle Pollack le Quatuor à cordes Vermeer et le clarinetiste James Campbell. Au programme: les quintettes de Weber et de Brahms de même que le Quatuor op. 95 de Beethoven. Enfin, demain également, en l'église Saint-Jean-Baptiste, Natalie Choquette, Gregory Charles et ses Petits Chanteurs de Laval donnent un concert d'opéra et de *negro spirituals* au profit de la bibliothèque pour aveugles Jeanne-Cypriot.

Que le vrai Brahms se lève!

Intéressant article paru dans le *Times* de mercredi dernier. Ainsi donc, les partitions de Brahms seraient criblées d'erreurs. Qui blâmer? Les premiers éditeurs de ses partitions à Leipzig, qui, au XIXe siècle, ont commis de nombreuses fautes de retranscription. C'est ce qu'a découvert un professeur de musique de l'université de Nottingham, Robert Pascall. Ayant vérifié l'exactitude d'œuvres en les comparant aux manuscrits originaux, il a par exemple découvert que pas moins de 281 erreurs ont été commises dans la seule *Première Symphonie* du compositeur allemand. Certaines fautes sont mineures, d'autres sont plus importantes, comme de fausses indications de tempo. Le reste de l'œuvre du Brahms va être examiné à la loupe dans un effort de retour à l'original qui devrait prendre 30 ans, note le *Times*.

Les habitués des bars et cafés du Plateau connaissent depuis quelques années déjà la chanteuse Lhasa de Sela. Ils l'ont vue à dix-neuf ans, le crâne rasé, faire ses débuts sur scène, les mains dans les poches. Cinq ans plus tard, la voilà maintenant munie d'une carte de visite, son premier DC en espagnol, fait de ses propres compositions inspirées de légendes mexicaines.

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Son prénom est celui de la capitale du Tibet. Lhasa de Sela est née en 1972, à Big Indian, un petit village loyé dans les montagnes Catskill de l'Etat de New York. Elle est née là, comme elle aurait pu naître n'importe où sur le continent. Son père, professeur spécialisé dans la littérature de la conquête de l'Amérique latine est mexicain, mais il a passé la moitié de sa vie aux États-Unis. Sa mère est américaine, mais elle a passé la moitié de sa vie au Mexique. Avec ses parents et quelques-uns de ses neuf frères, sœurs, demi-frères et demi-sœurs, Lhasa de Sela a vécu pendant sept ans en voyage dans une caravane, entre les États-Unis et le Mexique. Pas de télévision, pas d'école, mais une mère tutrice, beaucoup de livres et de musique.

Les notes biographiques de Lhasa de Sela pourraient facilement être lues aux enfants le soir, à l'heure du conte, et ça leur ferait une jolie histoire. Entre autres conséquences de cette bohème, les trois sœurs de Lhasa travaillent dans des cirques, en Europe, certains membres de la famille vivent au Mexique, d'autres encore, aux États-Unis. «Je ne me souviens pas d'une seule fois où toute la famille a été réunie en un même endroit, au même moment.»

Lhasa, elle, s'est posée à Montréal il y a six ans. «Je suis restée parce qu'il y avait du travail pour moi, ici.»

À son arrivée, elle ne parlait pas deux mots de français. Elle a vite appris, a pris ses habitudes dans des bars et cafés du plateau Mont-Royal. Tout simplement, elle a parlé aux propriétaires de son envie de chanter dans leurs établissements. Tout naturellement, elle a trouvé sur son chemin l'ancien guitariste de Jean Leloup et le batteur des Frères à Ch'val. Et l'autre jour, en plein milieu de l'entrevue, Pagliaro, la reconnaissant, est venu la saluer.

Pas Lhasa

Aussi proche soit-elle du petit milieu québécois de la musique, Lhasa de Sela continue de chanter surtout en espagnol. Son premier DC, simplement baptisé *Lhasa*, est d'ailleurs tout entier tourné vers le folklore mexicain.

Ses influences n'en sont pas moins



ARCHIVES LE DEVOIR

Lhasa de Sela en spectacle

très diverses, inévitablement. «Je dirais que ma musique est un mélange de Tom Waits, de musique tzigane et mexicaine. Il y a aussi Vladimir Vissotski, un chansonnier russe qui m'a beaucoup marquée.»

C'est donc avec tout ce bagage que sa caravane a débarqué un bon jour au Quai des brumes, déroutant bon nombre de clients plus habitués

aux riffs endiablés. «Un jour, pendant que je chantais, un homme s'est levé, marteau en main, pour tenter d'assommer des clients», raconte-t-elle en riant. Il y a aussi ce spectacle dans un bar avec des écrans géants, le jour de l'ouverture des Jeux olympiques. Tout le monde avait les yeux rivés sur Céline Dion qui chantait!»

C'est par ces petites soirées de mi-

sère que les mains de Lhasa sont sorties de ses poches. «Un jour, exaspérée de ne pas être écoutée, je me suis mise à faire de grands gestes pour attirer l'attention. Aujourd'hui, mes gestes servent surtout à transmettre l'émotion et faire comprendre les paroles espagnoles de mes chansons.»

D'autres se souviennent avec horreurs de leurs débuts dans les bars enfumés. Pas Lhasa. «J'aime l'insécurité, sentir que tout peut arriver. Ce n'est pas en étant placée sous verre qu'une plante devient forte. Elle a besoin de soleil ardent, de vents forts.»

Justement, Lhasa de Sela n'est justement pas du genre petite fleur. L'image de la chanteuse à la petite jupe et aux sourires aguichants, très peu pour elle. «Ma musique est faite pour être entendue, vécue, pas consommée. Elle ne doit pas devenir un produit.»

De hauts idéaux

Ses très hauts idéaux n'ont pas encore été sacrifiés à l'autel des impératifs commerciaux. Lhasa de Sela, qui compose elle-même les textes de ses chansons, continue de s'inspirer tantôt de légendes de pièces de théâtre mexicaines, tantôt de poèmes aztèques. «Il y a beaucoup de mes parents là-dedans. Quand je me retrouve devant une feuille blanche, je téléphone à mon père, et il me lit des poèmes, me rappelle l'existence de telle ou telle légende qui pourrait m'être utile. Mon père est très philosophe et ma mère, très émotive. Mes chansons transportent beaucoup du discours familial!»

On est donc à mille lieues des banalités remâchées dans tous les succès américains, du genre «I'll always be there for you» et «baby, baby, I love you, I love you». Chose rafraîchissante par les temps qui courent, le discours de Lhasa de Sela n'est pas non plus contaminé par cette vague de «en queq'part», comme dans «en queq'part, j'aurais dit que t'sais...»

Elle a dessiné la pochette de son DC, calligraphié les paroles de ses chansons en espagnol et leurs traductions. Le guitariste Yves Desrosiers imagine déjà pour eux deux une longue vie au DC, peut-être en Europe, peut-être partout. «Un jour à la fois, fait Lhasa, plus modérée. Mais bien sûr, si j'ai choisi de chanter, c'est aussi parce que ça pouvait, un jour, me permettre de voyager.»

Sans doute que, par voyager, elle n'entendait pas Sherbrooke, Trois-Rivières et Ottawa, qu'elle visitera au cours des prochains jours pour sa tournée de promotion. Là-bas, elle ira raconter le Mexique et l'une de ses figures mythiques, celle de la Llorona (la pleureuse), qui a été une grande source d'inspiration pour le DC. Dans l'imaginaire aztèque, la Llorona séduit les hommes avec des mélodies tristes, les ensorcelle et les entraîne au bord d'une rivière pour les transformer en pierre par un baiser. Une légende qui donne des frissons dans le dos des Mexicains, mais qui saura sans doute réchauffer, en région, les longues soirées d'hiver...

Marie-Line Laplante

Une tache sur la lune

Du 27 janvier au 1^{er} mars 1997

Marie-Line Laplante est lauréate du prix Prime à la création 1994 du Fonds Gratin Gélinas

mise en scène de Martine Beaulne
avec Françoise Faucher, Luc Durand, Frédéric Desager
assistance à la mise en scène et régie Carol Clément
éclairages Guy Simard
costumes Meredith Caron
musique originale Silvy Grenier

QUAT'SOUS 40 ANS

(514) 845-7277
ADMISSION (514) 790-1245

L'ONF présente à CANAL D

Armand Frappier

Pasteur, mon violon, ma mère et moi!

Un film de Nicole Gravel

sur la vie passionnante d'un scientifique québécois de réputation internationale.



En primeur

Dimanche
9 février
à 21 h

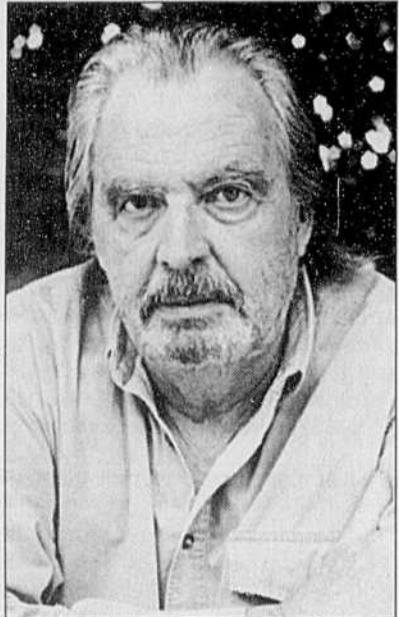
LES ARTS

CINÉMA

Tanner, le vrai et le faux

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Revoyant son film *La Salamandre* 25 ans après sa mise au monde, Alain Tanner s'est exclamé: «Putain que c'est mal foutu, ce film! Si je le refaisais, ça serait mieux.» Refaire, n'est pas copier. Se lancer dans un remake de cette *Salamandre* (qui fut, soit dit en passant, un de ses films les plus réussis) il n'en voyait pas l'intérêt. Mais l'idée de reprendre le drame de quelqu'un qui a tiré sur un autre en cherchant quelle furent les conséquences sur sa vie, ça lui plaisait.



Alain Tanner

PHILIPPE ANTONELLO

genres. Son dernier long métrage de fiction *Le Journal de Lady M.*, d'ailleurs fort mal reçu par la critique, était une dérive individuelle. *Fourbi* appartient, comme *La Salamandre*, à une autre tradition idéologique, venue dénoncer le pouvoir de l'image, sa trahison du réel. Tanner, un homme de gauche, sent de temps à autre ce besoin de réconcilier l'univers des intellos et du lumpenproletariat.

«Je suis pour les ouvriers, contre les patrons. Pour les pauvres, contre les riches», scandait le cinéaste avec une belle énergie soixante-huitarde. «J'ai une fidélité à des idées reçues depuis mon adolescence. Vivre sans utopies sociales? Pourquoi? Il faut trouver autre chose que la primauté économique, autre chose que l'individualisme où chacun s'enlise. *Fourbi* est un film sur une fin de siècle qui n'est pas drôle du tout.»

Tanner se sent perdu dans la société égoïste qui l'entoure, en panne de cause, en mal d'idéal. «Elle est minable, tout simplement.» Il veut encore croire que des ponts peuvent se construire, mais que chacun doit désormais chercher les leviers de changement à travers les petits groupes d'action plutôt que des soulèvements de masse.

Juste avant de tourner *Fourbi* Alain Tanner a réalisé un documentaire en Italie sur les dockers du port de Gênes. En redevenant un œil qui enregistre le réel, il se sentait délivré de l'imaginaire de la catastrophe habitant la fiction. Un imaginaire qui le rebute. À tel point, que le cinéaste de *Dans la ville blanche* n'a pour l'instant nulle envie de raconter des histoires, aucun projet en chantier. Comme un grand vide. «L'an 2000 ne m'inspire pas», lance-t-il en conclu-

Fourbi sera donc une variation sur un même thème, un quart de siècle plus tard. Bulle Ogier jouait (brillamment) à l'époque une Rosemonde insaisissable et hors normes ayant blessé jadis son oncle par accident, qui se retrouve des années plus tard traquée par un journaliste et un poète cherchant à comprendre les motivations de son geste.

Fourbi ne cherche pas à dissimuler sa filiation. Tanner voulait observer un autre personnage de fuite qui glisse entre les mains de ceux qui cherchent à la saisir. Karin Viard s'appelle Rosemonde, comme le personnage de Bulle Ogier. Il en fait une femme qui, huit ans plus tôt, a tué un homme qui tentait de la violer. Et celle-ci de vendre son histoire à une chaîne de télé, alors qu'un scénariste et une jeune comédienne qui doit interpréter son rôle essaient de la faire parler.

«*Fourbi* est le film d'une esquivante et d'une découverte», explique Tanner. Dès que Rosemonde est confrontée à l'obligation de dire la vérité, elle ne peut pas. Son passé refuse de se révéler. Mais ses relations nouvelles la révèlent à elle-même et lui font découvrir la magie du verbe.»

Karin Viard l'a ébloui. «Sa capacité de changement m'épatait. Elle est belle et moche, sotte et intelligente, vulgaire et fine.» Tanner mettait aussi en scène sa propre fille, Cécile, qui incarne la jeune comédienne appelée à devenir l'alter ego de l'héroïne.

Le scénario de *Fourbi* fut rédigé à quatre mains avec le jeune écrivain Bernard Comment. «Nous n'avons jamais cherché à raconter une histoire linéaire, mais à prendre l'action par fragments à travers une mosaïque de scènes. On s'est intéressé à casser la narration en une sorte de puzzle qui fut beaucoup travaillé au montage. La caméra était ludique, à contre-courant des usages, bougeant quand les personnages ne bougeaient pas. Cherchant à créer une distance, pour montrer que le film était davantage une fable qu'une histoire. Tout y est vrai parce que tout y est faux.»

Alain Tanner aime alterner les

Abel et la bête

THE OGRE
(LE ROI DES AULNES)

Réalisation: Volker Schlöndorff. Scénario: Volker Schlöndorff et Jean-Claude Carrière d'après le roman de Michel Tournier. Avec John Malkovich, Marianne Sägebrecht, Gottfried John, Volker Spengler, Heino Ferch, Dieter Laser, Agnès Soral, Armin Mueller-Stahl. Image: Bruno de Keyzer. Musique: Michael Nyman. Au Loews (v. o.) et au Centre Eaton (v. f.)

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Volker Schlöndorff s'attaquait à un projet difficile à travers l'adaptation du roman de Tournier *Le Roi des aulnes*. Le cinéaste du *Tambour* et des *Désarrois de l'élève Torless* en avait pourtant vu d'autres, côté œuvres littéraires portées à l'écran. Mais il avait quand même raté le coche de Proust avec *Un amour de Swan*. La version originale du *Roi des aulnes* a été tournée en anglais, choix très contestable pour une adaptation de l'œuvre de Tournier. Les considérations d'audience ne justifient pas tout. Et le choix de Malkovich (unilingue anglophone) pour le rôle principal aurait influencé aussi la langue de tournage. Soit!

Mais qu'est-ce qui fait que le film a tant de peine à lever? Pourquoi le souffle qui traversait le roman ne s'est-il pas transféré à l'écran? Un rythme boiteux, des zones du roman sacrifiées qui auraient éclairé le personnage, une dimension épique en panne de courant. Malkovich porte sur ses épaules un personnage ayant perdu la dimension symbolique qu'il revêtait sur papier. On passe vite sur l'enfance d'Abel (qui occupait une place prépondérante dans le roman), en ayant du mal à saisir le poids des pulsions et des frustrations qui ont forgé sa personnalité.



Abel silonne les campagnes pour s'emparer de jeunes garçons afin d'en faire de futurs SS.

Malkovich donne à son héros une force innocente (sans la dose de perversité qui l'étoffait sur papier) mais le film survole trop rapidement l'enfance de ce mal aimé, abandonné, puis tête de turc de ses concitoyens, accusé de crimes qu'il n'a pas commis, émotivement attardé, attiré par les enfants. À l'heure de la dernière guerre on suivra le parcours de ce Français fait prisonnier par les Allemands, puis par un concours de circonstances se retrouvant dans le cénacle de Goering, champ de chasse où il massacre les chevreuils et caresse des pierres précieuses, avant qu'Abel ne soit chargé d'une haute mission: silencer les campagnes pour s'emparer de jeunes garçons afin d'en faire de futurs SS. On le surnomme l'ogre. Son innocence ambiguë sert une cause de mort.

Ce n'est pas que le film soit sans qualités. Les décors en imposent souvent, surtout le château de Marienburg transformé en citadelle pour jeunes Allemands et l'état-major de Goering filmé au studio Babelsberg, sans parler de scènes de bataille impressionnantes. L'image privilégie souvent les climats de brouillard, la caméra est esthétique, habile. C'est le rythme du film qui n'arrive pas à trouver sa pulsion. Les scènes ne s'emboîtent pas assez pour que cette espèce d'épopée wagnérienne que représente le rêve nazi se soulève comme une vague. Tout tombe un peu à plat. Mis à part Abel, confiné au seul registre de l'innocence, mais que Malkovich réussit tout de même à habiter, les rôles secondaires sont souvent mal développés. Volker Spengler donne beaucoup

d'envergure à son Goering terrifiant, mais avec peu de répliques et une partition assez mince. Marianne Sägebrecht passe quasi inaperçue. La dernière partie du film s'avère la mieux construite et la plus dramatiquement efficace, dans ce camp peuplé de jeunes garçons blonds, où l'ogre est à la fois un guide et un esclave, scènes qui culmineront sur la débacle de l'Allemagne et une forme de rédemption d'Abel.

Mais la métaphore qui sous-tendait le roman de Tournier s'est édulcorée au passage. Il aurait fallu sans doute redonner ses zones d'ombre au personnage d'Abel, faute de quoi la montée et la chute du régime hitlérien, son délire de grandeur et sa cruauté, ne trouvent plus leur écho ni le personnage sa puissance allégorique.

Petits fanatismes quotidiens

CITIZEN RUTH

Réal.: Alexander Payne. Scénario: Alexander Payne et Jim Taylor. Avec Laura Dern, Smoosie Kurtz, Kurtwood Smith, Mary Kay Place, Kelly Preston, M. C. Gainey, Marilyn Tipp. Image: James Glennon. Musique: Rolfe Kent. Au Centre-Ville.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

La comédie américaine la plus désopilante et la plus féroce de la saison aborde un thème difficile et a

priori casse-gueule, j'ai nommé la lutte que se livrent les pro-vie et les pro-choix sur la question de l'avortement. Pour un scénariste-cinéaste, les écueils étaient nombreux: danger de verser dans le parti pris en épousant la cause d'un des camps à la place du spectateur, de devenir sinistre, lourd ou larmoyant. Alexander Payne, qui réalise ici son premier long métrage, a évité brillamment tous les pièges.

Citizen Ruth, qui compte la vedette à Laura Dern dans un rôle d'une drôlerie pathétique où elle se surpasse, campe Ruth, une fille complètement paumée qui boit et inhale toutes

sortes de substances plus ou moins explosives, qui a abandonné ses quatre enfants et qui squatte tous ceux qui veulent encore d'elle. Mais voici que la dame, en atterrissant dans un poste de police où elle subit un examen médical, découvre qu'elle est enceinte. Et la voilà au milieu d'une bataille entre ceux qui prônent le droit du fœtus à la vie et les tenants de la liberté de choix pour la femme.

Le film aborde sur le mode satirique des questions d'une brûlante actualité puisque, au départ, un juge (dans une situation similaire à celle qui se déroulait l'été dernier dans l'Ouest canadien) essaie de la déclarer coupable de négligence de fœtus ou en aparté d'atténuer l'accusation si elle se fait avorter. Mais telle une balle de ping-pong que chacun se renvoie et telle l'otage de causes qui dépassent complètement ses préoccupations, Ruth sera prise en charge d'abord par des pro-vie puis par des pro-choix qui la brandissent comme l'étendard de leurs causes respectives.

Il faut voir le portrait féroce que le cinéaste trace des deux camps en mettant leurs ridicules en lumière. Nul n'en sortira indemne. Tout dans les décors des maisons, les manies, les expressions des protagonistes témoignent de la mauvaise foi et du fanatisme de chaque partie, gauche ou

droite. La famille pro-vie qui héberge Ruth est plus catho et tartuffe que nature, et les pro-choix sont nouvellement à hurler. Ajoutez au tableau une femme agitée double ayant infiltré en perqure les rangs des anti-avortement avant de convertir la jeune femme à sa cause. L'action culmine sur des manifestations monstres à coups de pancartes et de vigiles, les enchères qui montent, l'argent qu'on lui offre de part et d'autre, l'hystérie qui s'installe, la guerre qui fait rage. Quant à Ruth, à moitié gelée ou ivre quand elle peut se défoncer, dans ses moments de conscience décourrant que personne ne lui donne son avis, elle finit par découvrir le moyen de retourner la situation comme un gant.

Cette satire de société frappe dans le mille avec sa galerie de profils plus caricaturaux les uns que les autres, son rythme qui jamais ne s'essouffle, sa mise en scène dynamique et pardessus tout la performance de Laura Dern, une actrice capable de se métamorphoser à volonté, parfois belle, parfois laide, parvenant à coups de mimiques ahuries et de crises de révolte à faire de son anti-héroïne une figure du plus haut comique, sans lui enlever sa charge dramatique. Avec ce *Citizen Ruth* qui réussit à traiter son sujet en demeurant à renfort d'ironie au-dessus de la mêlée, Alexander Payne démontre une souplesse et une habileté de cinéaste qui impressionnent. Parmi les voix des réalisateurs américains indépendants, on peut désormais attendre beaucoup de la sienne.

★★★★★ NE VOUS PRIVEZ PAS DE CE BONHEUR: ALLEZ VOIR CE FILM! Louise Blanchard, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

PALME D'OR Festival de Cannes

«LE PLUS BEAU FILM JAMAIS FAIT SUR LA VRAIE VIE!» ★★★★★1/2» - John Griffin, THE GAZETTE

«ON TOMBE SOUS LE CHARME, COMME ON TOMBE AMOUREUX POUR LA PREMIÈRE FOIS.» - Régis Tremblay, LE SOLEIL

Catherine Deneuve les parapluies de cherbourg de Jacques Demy

La musique inoubliable de MICHEL LEGRAND

NOUVELLE COPIE COULEUR MAGNIFIQUEMENT RESTAURÉE

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS 1h30 - 3h30 - 5h30 - 7h30 - 9h35 Son Dolby Stéréo

NATASHA AMAL • SANDRA SPEICHERT • ARNAUD GIOVINNETTI

DANS LA COUR DES GRANDS

UN FILM DE FLORENCE STRAUSS

13 ANS CINÉPLEX ODÉON CENTRE-VILLE 7 Sam. Dim. Mar. Mer.: 1h35 - 3h35 - 5h35 - 7h35 - 9h35 Ven. Lun. Jeu.: 3h35 - 5h35 - 7h35 - 9h35

«DENEUVE Y EST TROUBLANTE À SOUHAIT...» - Luc Perreault, LA PRESSE

«UN FILM TOUCHANT, INTRIGANT, INTIME ET HUMAIN...» - Daniel Rioux, JOURNAL DE MONTRÉAL

«...TROUBLANT ET ATTACHANT.» - LE PARISIEN

«VIOLENT ET ÂPRE, LE DERNIER FILM DE TÉCHINÉ TEND UN MIROIR SPLENDIDE À NOTRE ÉPOQUE.» - LIBÉRATION

CATHERINE DENEUVE DANIEL AUTEUIL

LES VOLEURS

un film de ANDRÉ TÉCHINÉ

CINQ NOMINATIONS AUX CÉSARS dont MEILLEUR FILM • MEILLEUR RÉALISATEUR MEILLEURE ACTRICE (CATHERINE DENEUVE)

13 ANS CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS 7 CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Pia) 7 CINÉPLEX ODÉON LAVALL (Centre) 7 CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE 7 MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE 7 CINÉMA GATINEAU 7 FLEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES 7 CINÉMA FINE STE-ADELE 7

«RIDICULE EST UN DIVERTISSEMENT SOLIDE ET INTELLIGENT QUI RÉJOURE LES «BEUX ESPRITS» DE NOTRE ÉPOQUE.» - George Privé, Journal Voir

FANNY ARDANT • CHARLES BERLING • BERNARD GIRAudeau • JUDITH GODRECHE • JEAN ROCHEFORT

UN FILM DE PATRICE LECONTE

RIDICULE

Il n'épargne personne

13 ANS CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS 7 CINÉPLEX ODÉON DAUPHIN 7 LES CINÉMAS CHATEAUGUAY CHATEAUGUAY 7 PolyGram

Fourbi

UN FILM DE ALAIN TANNER

Avec KARIN VIARD • JEAN-QUENTIN CHATELAIN • CÉCILE TANNER • ANTOINE BASLER • ROBERT BOUVIER

«UN FILM MAGISTRAL» - Télérama

13 ANS CINÉPLEX ODÉON DAUPHIN 7 Sam. Dim.: 1h40 - 3h55 - 7h10 - 9h20 Sam.: 7h10 - 9h20

En nomination CÉSARS 1997 Charlotte Gainsbourg meilleure actrice

YVAN ATTAL CHARLOTTE GAINSBORG CHARLES BERLING

«Un JULES ET JIM fin de siècle, doux et fort, avec des humeurs saugrenues, des rires en pluie et des larmes en coin.» - COSMOPOLITAN

Love etc.

un film de marion vernoux d'après le roman de julian barnes "talking it over"

adaptation scénario et dialogue marion vernoux et dodine herry

DÈS LE 14 FÉVRIER!

«Un polar tout à la fois irrévérencieux, léger, jouissif et original, que l'on savoure du début à la fin» - La Presse

DES NOUVELLES DU BON DIEU

Un film de Didier Le Pêcheur

13 ANS FAMOUS PLAYERS LOEWS 7 CENTRE LAVALL 7

LES ARTS
CINÉMA

Pour quelques images de plus

FOURBI

De Alain Tanner. Avec Karin Viard, Jean-Quentin Châtelain, Cécile Tanner, Antoine Basler, Robert Bouvier. Scénario: Alain Tanner, Bernard Comment. Image: Denis Jutzeler. Montage: Monica Goux. Musique: Michel Wintsch. Suisse-France, 1996, 115 minutes. Au Dauphin.

MARTIN BILODEAU

On ne s'y prend pas la tête comme dans *L'homme qui a perdu son ombre*, et on n'assiste pas, impuissants, aux extravagances exhibitionnistes de Myriam Mézières dans *Le Journal de Lady M*. Non, décidément, *Fourbi*, le dernier film d'Alain Tanner, fait table rase du passé récent, pour apparemment renouer avec un cinéma plus discursif, caractéristique de ses premières œuvres. D'où, sans doute, son désir de reprendre, 25 ans plus tard, le récit de *La Salamandre*, son premier succès international dans lequel il

décrivait la vie de l'héroïne d'un fait divers, à qui deux scénaristes s'intéressent pour les besoins d'un reportage.

Six ans plus tôt, Rosemonde (Karin Viard) a abattu l'agresseur qui tentait de la violer. Le procès qui a suivi l'a placée aux premiers rangs des faits divers locaux, ce qui n'a pas échappé à l'attention des commanditaires et dirigeants d'une nouvelle chaîne de télévision privée, à la recherche d'une programmation riche en sensations. Celle-ci achète les droits de son histoire. Rosemonde encaisse et dépense son chèque, mais se fait plus scrupuleuse lorsqu'un jeune scénariste, lui aussi appâté par l'argent que lui promet le représentant commercial de la chaîne (Robert Bouvier), cherche à lui faire raconter les détails de l'incident. Dans ce qui constitue son ultime espoir de percer la carapace de cette jeune femme asociale et peu volubile, il lui met dans les pattes une jeune comédienne (Cécile Tanner, fille du réalisateur) qui, moyennant une somme que la chaîne s'empresse de lui verser, et sous prétexte qu'elle

devra jouer Rosemonde à l'écran, forcera ses révélations. Reste Pierrot (Antoine Basler), le petit ami de Rosemonde, à qui cette violation de la vie privée donne la nausée, mais qui profite néanmoins de ses retombées pécuniaires.

À travers un point de vue

À travers un récit qu'il a voulu fragmenté, Tanner dénonce l'incapacité de la télévision à inventer ses histoires. Celle-ci pille celles des autres, sans savoir que la réalité n'est transmissible qu'à travers un regard, un point de vue, la fiction. De ce côté-ci de l'Atlantique, force nous est de constater que ce discours sur la télévision et ses enjeux économiques n'est pas très neuf; cependant, on ne peut qu'approuver cette démonstration assez subtile et jamais péremptoire, à travers laquelle l'authenticité des personnages prime sur le message social de l'auteur. Celui-ci révèle les personnages, et non l'inverse. Karin Viard, qui reprend le rôle tenu à l'époque par Bulle Ogier, impose sa

tête ébouriffée et son je-m'en-foutisme à fleur de peau dans ce *Fourbi* d'où elle émerge criante de vérité et plus solide que les pillards qui l'entourent et finissent par succomber, comme nous, à son indéfinissable charme. Comme Rosemonde, ils s'abandonneront aux plaisirs de la vie dont eux-seuls sont les auteurs.

Enfin, jamais le cinéma de Tanner n'a autant ressemblé à celui de Rohmer, ne serait-ce que par la facture de son film, sa chronologie linéaire, ses personnages hésitants qui «savent pas». C'est aussi dans son goût, manifeste, de regarder les jeunes, que Tanner fait penser au réalisateur de *Pauline à la plage*, ainsi que dans la valeur inestimable de son regard d'ainé, jamais condescendant, sur un quatuor de genevois qui ont vendu leur âme au diable. Car dans la société moderne telle que représentée par Tanner, beaucoup succombent, comme Faust, à la volonté d'être immortels. Pour une poignée de dollars, la télévision achète ce rêve.

"L'UN DES FILMS AMÉRICAINS LES PLUS DRÔLES DEPUIS UNE ÉTERNITÉ!"

Extrait de la critique
de David Denby

NEW YORK MAGAZINE

27 Janvier 1997

Parce qu'UN SUJET CAPITAL s'avère l'un des films les plus vrais de sa génération, il se révèle l'un des films américains les plus drôles depuis longtemps. Cette merveilleuse satire originale prend pour cible l'esprit fanatique et bien qu'elle traite sérieusement de ce qu'elle raille, elle s'avère un PUR DIVERTISSEMENT où le texte est SUPERBEMENT ÉCRIT et où les ACTEURS JOUENT BRILLAMMENT.

Comme dans les films de Preston Sturges, les personnages électrisés s'activent démesurément et le réalisateur Alexander Payne a réussi à tisser la toile de fond – avec son scénariste John Taylor – avec le même bonheur que dans les divins classiques du légendaire cinéaste américain.

La performance désopilante et intense de Laura Dern fait d'elle la petite fille bâtarde du grand personnage comique Eddie Backen qui triomphait avec tant d'aisance dans les films de Sturges. Laura Dern est aussi inspirée que lui et UN SUJET CAPITAL lui doit une grande part du plaisir délirant que nous procure cette comédie exhubérante.

Laura Dern

UN SUJET CAPITAL

v.f. de Citizen Ruth

Une Comédie Pro-Rire
de Alexander PayneSWOOSIE KURTZ KURTWOOD SMITH MARY KAY PLACE KELLY PRESTON
M.C. GAINÉY KENNETH MARS TIPPY HEDREN ET BURT REYNOLDS

MIRAMAX

DOLBY DIGITAL

ALLIANCE

DÈS AUJOURD'HUI!

VERSION FRANÇAISE

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

13
ANS +

★ DOLBY DIGITAL

CINÉPLEX ODÉON
BERRI ★ ♿CINÉPLEX ODÉON
CENTRE-VILLE ★ ♿GAGNANT
MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE
AUX GOLDEN GLOBE

"UN VÉRITABLE ENVOÛTEMENT! UN FILM PASSIONNÉ OÙ SURNAGE UNE JULIETTE BINOCHÉ BRÛLANTE AU COEUR D'UNE INTERPRÉTATION TRÈS FORTE... TRAITEMENT FASCINANT!"

-ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR



RALPH FIENNES JULIETTE BINOCHÉ WILLEM DAFOE KRISTIN SCOTT THOMAS

THE ENGLISH PATIENT

VERSION ORIGINALE ANGLAISE



EN EXCLUSIVITÉ CINÉPLEX ODÉON FAUBOURG ★ ♿

Horaires: 12H45 - 3H50 - 7H00 - 9H55

LA VERSION FRANÇAISE DÉBUTE LE 14 FÉVRIER!

"LE DIVERTISSEMENT PARFAIT! VOYEZ LE DERNIER WOODY ET OUBLIEZ VOS TRACAS."

Claude Deschênes, Montréal Ce Soir, R.C.

"UN RÉGAL: LE COUP DE MAÎTRE DE WOODY!"

Huguette Roberge, La Presse

"LE MEILLEUR FILM DE TOUTE LA CARRIÈRE DE WOODY!"

Roger Ebert

★★★★★

"UN DÉLIRANT TOAST AU CHAMPAGNE AU PLAISIR DE VIVRE: ON EST TRANSPORTÉ DE BONHEUR!"

Toronto Star

★★★★

"RÉSULTAT TRÈS CONCLUANT: WOODY RÉUSSIT TOUJOURS À SURPRENDRE!"

Maurice Greffin, Le Droit



ALAN ALDA WOODY ALLEN DREW BARRY MORE LUKAS HAAS GOLDIE HAWN GABY HOFFMANN NATASHA LYONNE EDWARD NORTON NATALIE PORTMAN JULIA ROBERTS TIM ROTH DAVID CADDEN STEERS

EVERYONE SAYS I LOVE YOU

UN FILM DE WOODY ALLEN

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉPLEX ODÉON FAUBOURG ★ ♿

CINÉPLEX ODÉON CAVENDISH (Mail) ★ ♿

FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE ★ ♿

LES ARTS

LA VITRINE DE LA VIDÉO

Fernandel contre-attaque

Si vous n'êtes pas branchés sur le marathon de films diffusés sur le réseau PBS jusqu'à demain soir, il y a fort à parier que vous irez au vidéoclub pour vous procurer l'une des dernières nouveautés. Celles qui partent vite. *Bogus* et *Jack* vous paraîtront, aujourd'hui, incontournables. Si vous ne les avez pas encore en main au moment de lire ce texte, vous vivez dangereusement. Toutefois, pour peu que junior sache qu'avant de rire en couleur on riait en noir et blanc, que diriez-vous de l'initier au bon vieux Fernandel et aux désopilantes comédies qui constituent la série des *Don Camillo*?

MARTIN BILODEAU

LE PETIT MONDE DE DON CAMILLO

★★★1/2

LE RETOUR DE DON CAMILLO

★★★1/2

Depuis quelques semaines déjà, on peut se procurer, sur vidéo-cassette, la série de longs métrages ayant pour sujet les mésaventures de Don Camillo, bouillant curé de campagne imaginé par l'écrivain Giovanni Guareschi et immortalisé au grand écran par l'impayable Fernandel. L'acteur règne au centre de ces cinq longs métrages où l'homme d'église livre une lutte acharnée à Peppone (Gino Cervi), maire de leur petit village perdu des plaines du nord de l'Italie, dont il désapprouve les allégeances communistes. Leur affection mutuelle, leur mauvaise foi débonnaire et leur cœur aux proportions océanes rendent irrésolubles toutes les crises de pouvoir et inapaisables toutes leurs colères.

Le Petit Monde de Don Camillo (1951) et *Le Retour de Don Camillo* (1953), les deux premiers épisodes de la série, ont été réalisés par Julien Duvivier (*Pepe le Moko*), l'un des plus grands réalisateurs français d'avant la Nouvelle Vague, qui pose ici, sous le couvert d'innocentes chroniques paysannes, un regard éclairé sur l'après-guerre et les luttes de pouvoir que se sont livrées les pouvoirs religieux et politiques pour conserver leur emprise sur le peuple. La querelle des horloges, dans le second film, constitue à cet égard le plus éloquent exemple.

Qu'il s'agisse de ses violentes prises de bec avec Peppone ou de ses négociations avec Jésus en croix qui lui répond, Fernandel livre ici une composition inoubliable, mordant à belles dents dans chacune des savoureuses répliques de ces comédies à la fois drôles et émouvantes, qui font fleche de tout bois.

La série comprend également *La Grande Bagarre de Don Camillo* (1955), *Don Camillo Monseigneur* (1961) et *Don Camillo en Russie* (1965). En 1971, à l'âge de 68 ans et avec plus de 140 films derrière lui, Fernandel meurt pendant le tournage de *Don Camillo et les contestataires*, un sixième épisode demeuré inachevé.

BOGUS

★★★1/2

À première vue, on se dit que voilà encore une histoire d'adulte irresponsable et d'enfant sans famille qui, malgré leurs différences, apprendront à s'apprivoiser et à s'aimer. C'est vrai. Mais *Bogus* vaut davantage que tous ces sous-produits disneyens qui non-

dent le marché. D'abord parce que le réalisateur Norman Jewison (*Moons-truck*) a choisi d'aborder le sujet sur le mode de la fantaisie, pénétrant l'imaginaire d'un jeune orphelin (Haley Joel Osment) par l'entremise de son regard. Celui-ci colmate son vide affectif en compagnie de Bogus (Gérard Depardieu), un grand escogriffe tout droit sorti de son imagination, qui l'aidera à se rapprocher de sa tante Harriet (Whoopi Goldberg), une femme blessée qui ignore l'enfant en elle, biftequin son souvenir et étouffe son cri.

La psychologie n'est pas des plus raffinées et la musique peut se faire pesante par moments, mais *Bogus* vaut le détour pour l'émotion réelle qu'il suscite, jumelée au paysage imaginaire qu'il propose.

JACK

★1/2

C'est toujours douloureux de voir les plus grands auteurs du cinéma américain se fourvoyer dans les pires niaiseries hollywoodiennes. Francis Ford Coppola, qui devait avoir besoin d'argent, a réalisé une comédie bête là où elle aurait pu être spirituelle, sur un sujet original et riche, dont il n'a exploité que les facettes les plus grossières. Jack vieillit quatre fois plus vite qu'un être humain normal. À l'âge de dix ans, il ressemble à Robin Williams. Fatigué d'être isolé à la maison, Jack veut aller à l'école et se faire des amis de son âge. Vous voyez la suite?

KANSAS CITY

★★★1/2

Robert Altman aurait bien voulu, avec *Kansas City*, répéter le succès artistique de *Nashville* ou le succès populaire de *The Player* et *Prêt-à-porter*. Altman, on le savait, aime les peintures et cherche à identifier les travers de l'humanité dans chaque milieu qu'il dépeint comme un microcosme. Dans *Kansas City* toutefois, le réalisateur n'arrive pas à trouver son centre d'intérêt, partagé qu'il est entre la description du monde interlope de sa ville natale pendant les années 30 et son goût marqué pour le jazz dont les notes rebondissent dans chaque recoin de son image. Altman n'arrive jamais à intégrer la musique à cette histoire de jeune femme désespérée (Jennifer Jason Leigh) qui, pour sauver son mari (Dermot Mulroney) des mains d'un truand (Harry Belafonte), kidnape l'épouse (Miranda Richardson) du gouverneur local (Michael Murphy).

Au lieu d'en épouser les circonvolutions, les numéros musicaux, dont un épatant duel de clarinettes, ressemble à cette histoire de collégiés ici et là pour faire joli, pour faire hommage. L'esthétique visuelle de son film ne manque toutefois pas de charme, rappelant par ses éclairages tamisés, les pavés humides et les bruits nocturnes de la ville apparemment éparpillée par la Dépression les belles années du cinéma de gangster, né à la même époque.

Enfin, Jason Leigh et Richardson composent un duo dont aurait pu surgir une intensité, n'eût été de l'intérêt d'Altman pour leur drame.

BEING THERE (BIENVENUE, MISTER CHANCE)

★★★1/2

À l'heure où la politique municipale montréalaise ressemble à un champ de tomates pulvérisé par une ogive nucléaire, je vous recommande — pour l'ironie de la chose — de voir ou de revoir *Being There* (*Bienvenue, Mister Chance*), de Hal Ashby, d'après l'excellent roman de Jerzy Kozinski. Cette comédie subtile et raffinée, réalisée en 1979, raconte les aventures d'un jardinier simple d'esprit (Peter Sellers) qui, le lendemain du décès de son bienfaiteur, se retrouve dans les coulisses de la politique nationale, où ses propos sur le jardinage sont interprétés comme des métaphores du climat économique actuel. Le président (Jack Warden) en redemande. Et nous aussi.

Autres nouveautés

The Road to Galveston, drame sentimental avec Cicely Tyson et Piper Laurie (inédit); *The People Next Door*, un thriller de série B avec Faye Dunaway (inédit); cinq nouvelles aventures des *Sentinelles de l'air* (★★★ 1/2); *Broken Arrow* (★★★), thriller enlevé signé John Woo, avec Travolta et Slater.

LA VITRINE DU CÉDÉROM



Risque, bon dieu!

MICHEL BÉLAIR LE DEVOIR

JÉSUS

ÉVANGILES & PEINTURES

★★★

Coproduction: Éditions du Cerf, Bayard Presse, Comité français de Radio Télévision, Novalis et Montparnasse Multimédia. Collection J'imagine le monde. Hybride PC (486, Windows 3.1 ou plus, 8 Mo (16 recommandés) 256 couleurs ou plus) et Mac (68040, Système 7 ou plus, 8 Mo (16 recommandés) 256 couleurs ou plus). Distribution au Québec: Novalis.

Prix: plus ou moins 69,95 \$

Depuis les premières esquisses de poisson tracées à la hâte sur les murs des catacombes jusqu'à nos jours, les artistes ont trouvé une profonde source d'inspiration dans l'histoire de Jésus. Dans tout l'Occident, l'art sacré a joué, on le sait, un rôle d'éveil absolument fondamental. Aussi fallait-il s'attendre à ce que quel- qu'un pense un jour à graver sur un cédérom l'histoire de cette riche complexité. Mais comment s'y prendre? Comment raconter cette passionnante histoire inscrite dans les mosaïques byzantines tout autant que dans les enluminures des manuscrits du Moyen Âge? Comment s'y prendre pour que l'entreprise soit versée au patrimoine universel et non à la liste des instruments de propagation de la foi chrétienne?

Plusieurs scénarios auraient été possibles; celui de l'histoire et celui de l'histoire de l'art sont les plus évidents. On aurait pu penser aussi à une analyse systématique des textes qui aurait recoupé les interrogations les plus actuelles sur la question, faire de tout cela une enquête avec cartes et illustrations à l'appui. Risquer. Oser déposséder: «*Mais il aurait fallu livrer bataille et le matin était de taille...*» On a donc plutôt opté pour une sorte d'élegant *statu quo*.

Ce *Jésus — Évangiles & Peintures* est pourtant un ouvrage brillant malgré ses faiblesses. Les plus touchants chefs-d'œuvre de l'art occidental y viennent témoigner de manière vivante du message catholique. La navigation que l'on a développée pour l'occasion est aussi somptueuse dans ses arborescences que remarquable de clarté. Ainsi, lorsqu'on entre dans le cédérom, on a accès à une rosace rappelant les plus vibrants vitraux

des cathédrales. Ici sont illustrées les douze scènes principales de la vie de Jésus, de l'Annonciation jusqu'à la résurrection. En cliquant sur l'une d'elles, l'utilisateur peut voyager à travers une centaine de scènes tirées de la Bible et racontées par Jean Rochefort. Le comédien lit alors le passage d'une voix tellement respectueuse qu'elle en est monocorde, sinon monotone.

Pendant la lecture, une animation occupe l'écran central alors que s'affichent au bas les peintures exécutées par les grands maîtres sur le sujet: à gauche, des icônes renvoient à des lieux, des cartes, des personnages ou des symboles que l'on peut explorer en détail. La signalétique est exemplaire, on l'a dit. Mais l'animation est en général aussi moche que la voix de Rochefort. C'est ici qu'il aurait fallu innover puisque c'est le carrefour auquel on revient toujours. Malgré la présence de quelques autres paramètres — Commentaire, Synopsis, etc. —, on a partout l'impression de réentendre la même vieille histoire toute en dorures alors que dans la vraie vie, une quête passionnante est en train de rajeunir considérablement tout cela.

Évidemment, si l'on s'intéresse d'abord aux nouveaux visages que peut prendre la tradition catholique, on sera ravi. Même chose si l'on est fin observateur des styles de navigation à l'intérieur d'un cédérom. Mais si l'on cherche ici quoi que ce soit de neuf, il faudra repasser.

ART PUZZLE — I

★★

Production: Microfolie's. Collection Puzzles interactifs. Hybride PC (386 ou plus, Windows 3.1 ou plus, 4 Mo, 256 couleurs) et Mac (68040 ou plus, Système 7 ou plus, 4 Mo, 256 couleurs). Distribution au Québec: DIL Multimedia. Prix: n. d.

Heureusement pour les chroniques, il y a des cédéroms qui se laissent deviner plus rapidement que d'autres. Ici, pas d'ambiguïté possible; on vous offre des puzzles. Point. Les amateurs y trouveront sans doute leur compte parce que les images choisies sont remarquables. De Bruegel à Gauguin en passant par Velasquez, Canaletto, Degas, Renoir et Goya, on trouve ici des toiles qui ont marqué l'histoire de l'art.

Comme l'ouvrage s'adresse aussi aux enfants, le niveau de difficulté n'est pas très élevé; les morceaux sont gros, ils sont faciles à déplacer et l'utilisateur bénéficie d'une aide vocale qui lui indique si la pièce qu'il vient de choisir est placée, ou non, dans le bon sens. C'est néanmoins pour les plus jeunes une belle façon de s'habituer au maniement de la souris. Un conseil aux parents: apprenez d'abord à vos enfants comment faire disparaître l'«*ambiance musicale*» dont la coloration néo-musik tombe royalement sur les nerfs...

GUIDE DE RÉFÉRENCE ILLUSTRÉ DU JARDINIER

Production: Hortipedia. Hybride PC (386 ou plus, Windows 3.1 ou plus, 4 Mo, 256 couleurs) et Mac (68040 ou plus, Système 7 ou plus, 4 Mo, 256 couleurs). Distribution au Québec: Hortipedia@sympatico.ca. Prix: n. d.

Bien sûr, c'est encore l'hiver avec ses armadas de bancs de neige qu'on gère si mal par les temps qui courent. Mais le printemps viendra bien un jour. Et les mordus de jardinage savent bien qu'il faut déjà songer aux semis. A quoi ressemblera le potager? Que mettre dans les plates-bandes? Jouerez-vous avec les couleurs cette année? Pensez-vous à un jardin qui fleurira jusqu'à l'automne ou viserez-vous d'abord les quantités en prévision des conserves?

Cette impressionnante banque de données peut vous aider à répondre à ces questions. On peut, par exemple, y choisir différentes variétés de plantes et de fleurs selon leur couleur ou leurs affinités de compagnonnage; la liste est longue — parfois même fastidieuse —, avec photos à l'appui. L'ouvrage offre aussi un *Carnet du jardinier* dans lequel on peut noter toutes sortes de choses.

Mais ce n'est pas encore l'instrument idéal, loin de là. L'ensemble est d'abord lourd, souvent répétitif, sans invention. On aurait pu faire de cet ouvrage un incontournable, avoir la possibilité d'y dessiner son jardin par exemple. C'est tout au plus un outil comme les autres malgré son interactivité. Mais c'est un début. D'autant plus que le simple fait de penser à jardiner en ce temps de l'année a la faculté de faire reculer les bancs de neige...

MARS EXPLORER

★★

Production Visual Media Systems. Collection «*Découverte*». Réalisation, Virtual Reality Laboratories à partir des données cartographiques de la US Geological Surveys et de la NASA. Hybride PC (386 ou plus, MS-DOS ou Windows 3.1 ou plus, 4 Mo, 256 couleurs) et Mac (tout Macintosh, Système 7 ou plus, 1 Mo, 256 couleurs). Distribution au Québec: DIL Multimedia. Prix: n. d.

Voilà une curiosité sur laquelle certains maniaques de l'astronomie se précipiteront. C'est ni plus ni moins la planète Mars au complet qui s'installe sur l'écran de votre ordinateur. A partir des milliers de photos prises par les sondes Viking, on a reconstitué pour vous la surface de la planète rouge.

Cela se présente simplement. D'abord, un écran général avec des abysses et des coordonnées; en plein centre, un petit rectangle qu'on déplace avec la souris. Pour voir en détail (le zoom peut grossir par 8, 16, 32 ou 64) la région choisie, on n'a qu'à sélectionner l'option *Carte* dans la barre de menu au haut de l'écran. Une fois la carte bien déployée, on peut y faire apparaître les nouveaux paramètres situationnels et même le nom des cratères ou formations en cliquant simplement sur ce qui nous intéresse. Il est aussi possible de choisir parmi toute une liste d'accidents géographiques martiens en enclanchant la fonction *Rechercher* dans la barre de menu encore une fois. A rougir de plaisir (*O tempora, o mores...*).

★★★★ chef-d'œuvre
★★★★ remarquable
★★★ très bon
★★ correct sans plus
★ peu recommandable



PAVILLON DES ARTS DE STE-ADELE
présente en collaboration avec
le GROUPE LÉGER & LÉGER
Marc-André Gauthier, violon
Louise-Andrée Baril, piano

ANIMATRICE
Andrée Boucher

À GAGNER
ACCENT 3 DR GL 1997
Tirage le 26 avril
Taxe en sus

Samedi 15 février à 20 h Les règlements du concours sont disponibles au Journal de Montréal

Billet: 25\$ (incluant vin & fromage après le concert)
RÉSERVATION: (514) 229-2586

journal-montreal 1364, chemin Ste-Marguerite (sortie 69 de l'autoroute des Laurentides)

Selection Officielle Festival International des Films du Monde Festival de Cannes 1996
GABBEH
Un film de Mohsen MAKHMALBAF

COMPÉTITION OFFICIELLE FESTIVAL DE LOCARNO 1996
« UN CHEF-D'ŒUVRE »
UN INSTANT D'INNOCENCE
(« NUN VA GOLDUN »)
Un film de Mohsen MAKHMALBAF

« Une éblouissante réflexion sur le cinéma. »
Le Monde

« Makhmalbaf, le peintre de la vie. »
Télérama

« Gabbeh, l'étoffe de l'amour. »
Le Figaro

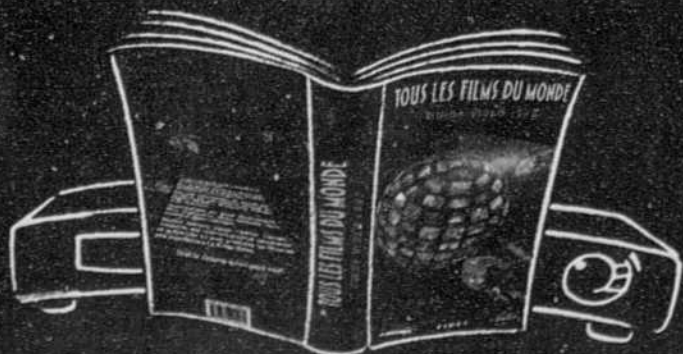
« Un bijou à découvrir. »
Le Soleil

CINÉMA PARALLÈLE 843-6001
GABBEH Samedi et dimanche: 13h30 - 17h45 - 19h30
Semaine: 17h45 - 19h30

UN INSTANT D'INNOCENCE
Samedi et dimanche: 15h15 - 21h45
Semaine: 21h45

prima film

La Boîte Noire est très fière de lancer un livre très épais.



Notre nouveau répertoire, c'est une brique qu'on vous lance... de quoi voir non pas 36 chandelles mais bien tout le cinéma du monde. Dans cette bible de 640 pages éditée chez Fides, il y a tous les films disponibles, leur synopsis et des critiques, des filmographies, toutes les catégories représentées: animation, court métrage, série télé, etc... De l'info à revendre donc, à seulement 14,95\$.

LA BOÎTE NOIRE

4450, rue St-Denis, 287-1249 http://www.boitenoire.com

LES ARTS
THÉÂTRE

Surtout pas de relâche en février

SUR SCÈNE

PARTAGE DE MIDI

Claudel se fait rare sur nos scènes; c'est bien dommage. *Partage de midi* nous permet d'apprécier sa jeunesse, sa profondeur, le naturel de ses dialogues. La passion et le feu qui consomment son personnage central, Ysé, nous parviennent à travers l'interprétation d'une comédienne qui a la stature du personnage: Louise Marleau, forte et émouvante de générosité. La pièce raconte donc l'histoire d'Ysé et en particulier sa passion pour Mesa, le jeune homme tourmenté. Passion dans tous les sens du terme, puisqu'elle les mènera à mourir ensemble plutôt que de vivre séparés. Daniel Roussel fait de la pièce, comme il le dit lui-même une «partition de l'ÊTRE et non [un] spectacle de l'AVOIR». Dernière ce samedi au Rideau Vert.

Solange Lévesque

LES GUERRIERS

Deux publicitaires s'affrontent, rivés au même objectif: trouver un slogan qui remplacera le «Si la vie vous intéresse» de l'armée canadienne. L'un d'eux, justement, mourra au terme de ce huis clos de 10 jours. La mise en scène à part de René-Daniel Dubois donne un autre destin à la pièce de Garneau. Surréaliste, elle propulse dans une sphère assez infernale. À l'Espace Go jusqu'au 22 février.

S. L.

LA NUIT DES ASSASSINS

Ce ballon d'essai du Théâtre qui montre énormément n'arrive pas à prendre de l'altitude et l'attitude anti-intellectuelle de la jeune compagnie, pourtant issue du monde universitaire, y est sans doute pour quelque chose. D'abord, cette histoire de mise à mort des parents est datée. Second, la version mi-française, mi-québécoise présentée au public est bâtarde. Troisième, on a malheureusement multiplié les styles de jeu alors que la pièce en commandait déjà deux, théâtre dans le théâtre oblige. Et un tel défi n'est pas à la portée de n'importe quel acteur. Enfin, le fouillis qui tient lieu de décor ne risque pas d'ajouter de la cohérence à un exercice qui en manque cruellement. Dernière ce samedi 8 février à la salle Fred-Barry.

Hervé Guay

SI J'AVAIS LA SEULE
POSSESSION DESSUS
LE JUGEMENT DERNIER

Cette création d'Érik Charpentier, un jeune Québécois qui a élu domicile dans les bayous, appartient à la catégorie des curiosités. Reconnaissons du moins qu'il émane une certaine poésie du cajun inventé dans lequel il a écrit son texte. Mais l'auteur est surtout allé au bout de ses fantasmes dans cette comédie décousue et délirante où on prélève par exemple le cœur d'un jeune homme pour le remplacer par une huitre. La mise en scène de Jean-Frédéric Messier est dans le ton. Les cartésiens risquent d'y perdre leur temps, ceux qui veulent être dépayés vont trouver là un trip à leur portée, le reste du public se demandera où il veut en venir avec tout ça. Au Théâtre d'Aujourd'hui jusqu'au 13 février.

H. G.

UNE TACHE SUR LA LUNE

Certains accuseront sans doute Marie-Line Laplante de faire du sous-Beckett. Or, faute avouée est à moitié

pardonnée, dit-on. Quoi qu'il en soit, reconnaissons qu'elle a accouché d'un texte cohérent avec *Une tache sur la lune*. Qui se situe dans le sillage de l'absurde, c'est exact. Mais cela n'empêche pas ses Tuppe et Bibe d'exister et de se chamailler avec un certain bagout. Visiblement à l'aise dans de tels rôles, Françoise Faucher et Luc Durand tiennent le fort sans mal. À la réalisation, Martine Beaulne et ses concepteurs ont préféré la rigueur à la fantaisie. Mais ça fonctionne. L'avenir dira cependant dans quelle direction ira cette auteure dont le premier texte donne lieu dans l'ensemble à une production qui, sans être exceptionnelle, mérite d'être vue. Au Quat'Sous jusqu'au 1 mars.

H. G.

TARTUFFE

Molière a déjà fait la réputation du TNM mais il semble bien que ce *Tartuffe* y mette fin abruptement. Lorraine Pintal est la première responsable de cet échec puisque sa lecture de l'œuvre est dépourvue de vision. D'ailleurs, le spectacle ne commence véritablement qu'avec l'entrée en scène au troisième acte de Gabriel Arcand, admirable dans le rôle. Mais on ne peut pas en dire autant de Gérard Poirier qui campe un Orgon tout en cris et en gesticulations. Le décor de Raymond-Marius Boucher n'aide en rien la situation, pas plus que le reste de la distribution qui n'a pas été dirigé d'une main ferme. Bref, il y a une seule raison supérieure d'aller voir ce *Tartuffe*: Gabriel Arcand. À la salle Pierre-Mercure jusqu'au 22 février.

H. G.

LUCRÈCE BORGIA

Claude Poissant a quasiment réussi la quadrature du cercle en redonnant ses lettres de noblesse au drame romantique à la NCT. Non seulement a-t-il rendu digeste une pièce en prose d'Hugo mais il l'a fait de telle manière que son spectacle est accessible, touchant et beau. Sa mise en scène doit beaucoup au dispositif scénique de Daniel Castonguay qui permet de redonner à volonté l'espace visible de la scène et de jouer sur plusieurs niveaux. Dans le rôle de Lucrece, Marie-France Lambert est tour à tour, solide et vulnérable, mais confère surtout une humanité certaine à cette héroïne hors du commun. En Gennaro, on découvre un jeune acteur doué, à la mélancolie pleine de santé: Sébastien Delorme. Au Théâtre Denise-Pelletier jusqu'au 15 février.

H. G.

LE GÉNIE
DE LA RUE DROLET

En dépit de ses imperfections, ce nouveau texte de Larry Tremblay possède des zones d'ombres qui méritent le détour. Comme dans les trois mousquetaires, il y a quatre et même cinq personnages à découvrir dans cette pièce. Il y est notamment question d'un type qui se prend pour un génie et de sa jumelle qui a épousé une sommité de l'art contemporain. L'ouvrage est constituée de longs soliloques qui se répondent les uns aux autres et de quelques parties dialoguées. Trois acteurs de talent défendent ce texte: Monique Miller, Markita Boies et Pierre Rivard. Quant à la mise en scène, elle est dépeignée et un peu abstraite. Mais il faut aller à la rencontre de l'univers singulier de cet auteur, un univers dont on ne sort pas indemne. À La Licorne jusqu'au 15 février.

H. G.

Semaine chargée en théâtre, à Québec, avec pas moins de quatre premières en vue: trois pièces pour les grands, une pour les petits, deux créations, une pièce de théâtre d'été en hiver et une production française avec son auteur en prime. Ça fait beaucoup.

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT
À QUÉBEC

L'événement de la semaine est bien sûr le passage à Québec de l'extravagant Fernando Arrabal, à l'occasion de la présentation de sa pièce *Fando et Lis* à la Bordée, du 11 au 22 février. C'est une jeune troupe française, le théâtre de la Fabrique, qui présente la pièce, sur l'invitation du propriétaire de la salle, Antoine Dali. La production, qui a remporté le Prix du théâtre vivant de Radio France internationale en 1995, en plus d'aller faire un tour dans le «off» du Festival d'Avignon, est mise en scène par Jean-Denis Monory. Celui-ci tiendra aussi le rôle d'Hippolyte dans *Phèdre* de Jean Racine, production cette fois du Théâtre de l'Arc en Ciel, de Lyon, présentée au même endroit du 25 février au 8 mars. On suit le tout et on vous en reparle.

Charmant dragon

Pendant ce temps, la toute nouvelle création du théâtre des Confettis, une charmante pièce de Lise Vaillancourt intitulée *Le Petit Dragon*, prend l'affiche du Périscopie demain, le 9, et dimanche prochain, le 16, à 15h. Après *Balade pour Fannie et Carcassonne*, histoire de deux souris en goguette, voici une histoire de dragons (un petit et cracheur d'eau, surtout) ou le thème du vilain petit canard est fort bien exploité.

On y raconte l'histoire de Marie, petite fille timide aux épaisses lunettes, qui demande à Wilbrod, son ami conteur et bossu, de lui écrire une histoire où elle pourfendrait un dragon. Trouvant le tout trop violent, Wilbrod invente un petit dragon gentil qui atterrit soudain dans son atelier. Les trois compagnons iront ensemble au royaume des dragons et chacun y trouvera une façon de faire émerger sa vraie valeur et de triompher de ses difficultés.

«Le petit dragon a un côté Fanfreluche par la capacité d'entrer dans le cahier et de transformer l'histoire», explique Patric Saucier, qui y joue le rôle de Wilbrod. Le conteur reste le véhicule principal de l'histoire, dont le traitement repose sur peu d'effets. Les transformations du matériel sont très simples, un peu comme quand on prend deux verres sur la table pour mimer des longues vues. L'élément principal du décor est en effet un grand livre (format armoire ancestrale) qui devient un genre de castelet géant quand le récit se transporte dans le monde des dragons. Des rideaux de diverses couleurs et des mouvements d'éclairages nous y transportent d'un lieu à l'autre, tandis que deux panneaux mobiles viennent s'y greffer, tantôt en porties, tantôt en tant que miroir au travers duquel on doit passer pour aller au pays des contes.



SOPHIE GRENIER

«Le petit dragon a un côté Fanfreluche par la capacité d'entrer dans le cahier et de transformer l'histoire», explique Patric Saucier, qui y tient le rôle de Wilbrod.

Vue en matinée scolaire cette semaine, *Le Petit Dragon* s'avère une réussite de plus pour Les confettis. Capable d'élan de merveilleux racontés avec beaucoup de verve comique de petits gags faciles, la pièce profite pleinement du travail inspiré de Patric Saucier, véritable meneur de jeu de l'ensemble, mais aussi de Vincent Champoux et Nadine Meloche, deux des plus solides diplômés 1996 du Conservatoire de Québec.

A noter que les Confettis célébreront, le 16 février, jour de la deuxième représentation grand public du *Petit Dragon*, leur 20^e anniversaire. C'était à cette date, en 1977, qu'Hélène Blanchard et Judith Savard, toujours codirectrices de la compagnie, jouaient la première de quelques 1700 représentations données dans huit provinces canadiennes et quatre pays étrangers, devant plus de 400 000 spectateurs. Et ça continue.

Des Moutons noirs
mortuaires

L'autre création de la semaine est l'affaire du théâtre Les moutons noirs, qui s'installe à la salle Multi de Méduse, du 11 février au 1er mars, avec *Ceci n'est pas une morte*, librement inspiré du roman noir *Into the Night* (Une étude en noir) de l'auteur américain William Irish. On y suit le voyage psychologique d'une femme, Dell, prise dans un face-à-face bien involontaire avec le cadavre d'une inconnue abattue sous ses yeux, devant chez elle.

S'inscrivant dans la foulée de *Thanatos*, comédie noire présentée l'année dernière au même endroit par Les moutons noirs, *Ceci n'est pas une*

morte intrigue particulièrement par l'aspect multimédia de la production. L'environnement de la pièce, mise en scène par Normand Daneau, est en effet dominé par des images vidéo tournées par Francis Leclerc, d'une manière qui cherche à explorer les frontières entre cinéma et théâtre. Erika Gagnon y joue le rôle principal, en compagnie de Sébastien Hurtubise, Jacques Laroche et Marie-Christine Le-Huu. On peut réserver sa place pour cette production inusitée au (418) 529-5078.

Sur un ton beaucoup plus léger, le théâtre du Petit Bourbon présente, dès mercredi, la comédie *Stand by... 5 minutes*, collectif de l'ancienne troupe de la Bordée, un effort de théâtre d'été en hiver. Jean-Jacqui Boutet, Ginette Guay, Jean-François Gaudet, Maryelle Kirouac et Annick Beaulne y jouent dans une mise en scène de Richard Aubé. On se renseigne au (418) 872-6331.

Les Treize au féminin

En plus de toutes ces activités professionnelles, il faut aussi ajouter à la liste la saison de la troupe des Treize, qui débute les 14, 15 et 16 février prochains avec *Transport de femmes*, de Steve Gooch, présenté à la salle multimédia du pavillon Desjardins, dans une mise en scène de Marie-Josée Bastien. Présentée à l'Université Laval depuis 1949, la troupe offrira au total quatre spectacles d'ici le mois d'avril: *Gertrud* de Hjalmar Soderberg, *Tout dans le Jardin* d'Edward Albee et *L'Alouette* de Jean Anouilh, toutes des pièces aux thèmes féminins. Ce qui va d'ailleurs avec les effectifs des Treize, soit dit en passant.

Le Miel à Montréal
Pas jaloux pour deux sous, les gens de la Capitale aiment bien partager leur théâtre avec les autres. A preuve, *Le miel est plus doux que le sang*, production fort applaudie du théâtre Sortie de Secours, qui sera de passage à La Licorne, à Montréal, à partir du 18 février. Tout récemment, passé à Moncton, où elle fut jouée à guichets fermés avec promesse de retour la saison prochaine, la pièce mise en scène par Philippe Soldevila, qui en est aussi le co-auteur avec Simon Chartrand, relate les années de jeunesse de Dali, Bunuel et Lorca, alors qu'ils étaient, mi-potaches, mi-artistes, tous trois en résidence d'étudiants, à Madrid, dans les années 20.

Une présentation en collaboration avec
La Manufacture 20 ans LES ARTS du Maurier

Le Génie de la RUE DROLET

ÉCRIT ET MIS EN SCÈNE PAR LARRY TREMBLAY

AVEC MARKITA BOIES, MONIQUE MILLER ET PIERRE RIVARD

DÉCOR CLAUDE GOVETTE

COSTUMES FRANÇOIS STAUBIN

ÉCLAIRAGES GUY SIMARD

MUSIQUE JUDITH GRUBER-STITZER

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE HÉLÈNE GAGNON

Cette pièce procure un plaisir cérébral comme lorsqu'on joue aux échecs.
SRC Montréal Ce Soir, Claude Deschênes

C'est un grand texte, une grande distribution.
SRC Bon Matin, Johanne Desjays

On reçoit cette pièce en plein visage (...)
Très fort, très original.
CBF-AM C'est bien meilleur le matin, Stéphane Pilon

DU 28 JANVIER AU 15 FÉVRIER 1997
MARDI AU SAMEDI À 20 H / DIMANCHE À 15 H
4559, RUE PAPINEAU, MONTRÉAL

RÉSERVATIONS :
(514) 523-2246

LA LICORNE 15 ans

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

mise en scène: **Guillermo de Andrea**

Guy Nadon
Marc Béland
Raymond Legault
Luc Guérin
Mario Saint-Amand
Denis Roy
Guy Jodain
Michel Daigle
Reynald Robison
Gabriel Sabourin
Rosa Zacharie
Philippe Beaulieu

concepteurs: Danièle Lévesque, François Barbeau, Michel Beaulieu, Michel Smith, Jacqueline Lemieux, Jean-Marie Guay

traduction: **Antonine Maillet**

LA TEMPÊTE SHAKESPEARE

25 février au 22 mars
réservations: 844-1793
groupes: 527-3644 844-1793

BANQUE NATIONALE Hydro Québec

Le Groupe de la Veillée et Productions Vox-Art présentent

FRANÇOIS D'ASSISE

de Joseph Delteil
Mise en scène de Adel Hakim
avec **ROBERT BOUVIER**

vedette de «FOURBI», film de Alain Tanner

DU 29 JANVIER AU 16 FÉVRIER
Mardi au samedi 20h. Dimanche 16h.

Robert Bouvier fait s'élever sous la voûte du théâtre un chant de la terre qui a la beauté des premiers matins, une poésie jubilatoire au plus près des êtres et des choses.
- LE NOUVEL OBSERVATEUR

Tout, dans cette création, paraît miraculeusement simple et beau.
- LE FIGARO

Production originale: Théâtre Saint-Gervais, Genève - Théâtre Vidy-Lausanne - Centre culturel Suisse de Paris - T.Q. L.A. Balance, avec l'aide de Pro Helvetia et de l'Association Française d'Action Artistique

THÉÂTRE ESPACE LA VEILLÉE
1371, rue Ontario est

Réservations: 526-6582
Admission: 790-1245

BANQUE LAURENTIENNE

LES PASSSEURS DE L'IMAGINAIRE

NCT

Passions, poisons, poignards... la folie romantique du mal et de la pureté

Hydro Québec

«Enchantement à la NCT» Raymond Bernatchez LA PRESSE

«...un spectacle enlevé et inspiré... Que demander de plus ?» Hervé Guay LE DEVOIR

«Une réussite sur toute la ligne.» Dominique Lachance Le Journal de Montréal

LUCRÈCE BORGIA
de Victor Hugo
Mise en scène: Claude Poissant

avec Marie-France Lambert, Sébastien Delorme, Normand D'Amour, Sylvio Archambault, Stéphane Cloutier, Frédéric de Grandpre, Martin Desgagné, Anne-Marie Egré, Martin Laroque, Natalie Lecompte, Valérie Le Maire, Pierre Monet-Bach, Luc Morissette, David Savard, Stéphane Simard et Guy Vaillancourt

concepteurs Serge Arcuri/Luc Aubry, Mynam Blais, Daniel Castonguay, Claude Lemelin et Alain Lortie

DU 29 JANVIER AU 15 FÉVRIER
jeudis, vendredis et samedis, 20 h

CCCS 22% de réduction les samedis

BILLETTERIE NCT 514 253-8974

BILLETS 514 790-1245 1 800 361-4595

La Nouvelle Compagnie théâtrale
salle Denise-Pelletier, 4353, Ste-Catherine Est Papineau, autobus 34

LES ARTS

TÉLÉVISION

La vie heureuse de François Dompierre

PAULE DES RIVIÈRES LE DEVOIR

«Je n'ai jamais de critique, ni bonne ni mauvaise, parce que personne ici ne parle de la musique de film.» François Dompierre a signé la musique de 46 films...

Il aurait bien aimé être organiste; il aurait bien aimé être chef d'orchestre. En d'autres termes, il aurait bien aimé être pris au sérieux par une certaine communauté. Puis, il y a trois ans, au tournant de la cinquantaine, il a réglé ses comptes personnels...

L'idée de consacrer une émission au compositeur est en soi excellente. Malheureusement, la complaisance du ton est telle qu'aucune réflexion n'est proposée au téléspectateur. On ne parle pas ici de mettre qui ce soit en morceaux; là n'est pas le but d'un exercice qui vise à souligner la contribution d'un individu à la vie d'une société...

Télé-Québec n'est pas une exception dans la série des hommages, devenus un sous-genre au Québec. Diverses personnalités ont été honorées ces dernières années, de Jean Duceppe à Dominique Michel en passant par Bernard Derome et Ginette Reno...

Le document de Télé-Québec sur François Dompierre est plus que sympathique. Le compositeur est un homme heureux, un homme aimé. Il aime rire, il aime manger. Mais derrière cette option pour la bonhomie se cache un bourreau de travail qui est debout à 4h30 et qui sait que son immense talent ne suffit pas.

L'émission permet de se faire une idée de la diversité et de l'audace du musicien, qui, outre ses musiques de film, a

composé des concertos, des publicités («on est six millions, faut se parler»), la musique de Demain matin Montréal m'attend, sans parler de ses expériences avec le synthétiseur, à une époque où cette bébête était vue d'un œil menaçant...

La dernière chasse

La chasse à la baleine boréale (ou franche), une espèce menacée, est interdite au Canada depuis 1979. Les Inuits de l'Arctique de l'est ont pourtant arraché, dans le récent accord global du Nunavut, signé avec le fédéral, la permission de se livrer à une ultime chasse, question de renouer avec leur culture et leur tradition.

La Semaine verte, qui célèbre cette année ses 25 ans, présente demain midi, à Radio-Canada, un reportage unique sur cette dernière chasse. Oubliez les lieux communs qui émaillent la narration du journaliste, faiblesse rendue anodine devant la valeur de ce document. Pourquoi? Pour le témoignage d'un extrême complexité qui nous est livré. Pour l'ambiguïté des émotions et des valeurs culturelles qui prennent forme dans cette activité de chasse, au large du village de Repulse.

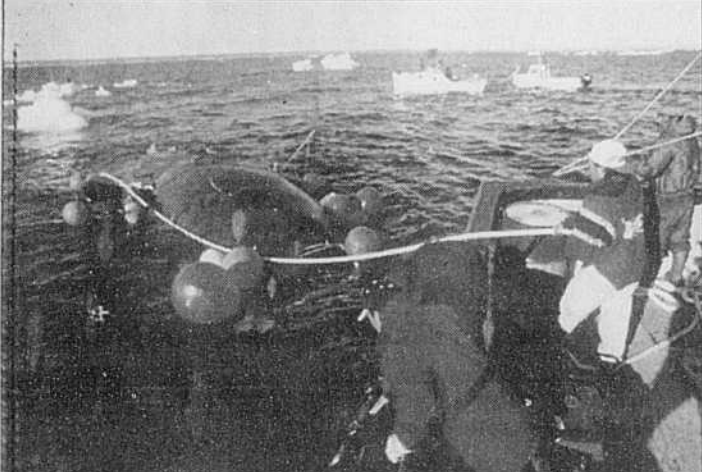
Du 13 au 18 août dernier, donc, les Inuits renouaient avec une tradition qui, dans les faits, avait cessé bien avant que la Commission baleinière internationale ne l'interdise dans les années 70. Car dès 1915, les baleines avaient pratiquement disparu des eaux, après deux siècles de chasse par les Irlandais et les Écossais principalement, qui tuèrent 28 000 baleines.

Les préparatifs de la chasse de l'été dernier se déroulent donc dans un climat de fébrilité et sous la surveillance du gouvernement fédéral. Douze hommes et une femme des trois régions de l'Arctique furent finalement désignés et furent transportés en avion à Repulse, pour une semaine. Ils devaient utiliser un fusil à fléchettes explosives, qui tue l'animal instantanément. Mais ils ignoraient comment s'en servir et se rabattirent sur le harpon et un type de fusil beaucoup trop faible.

Résultat? Une pagaille totale. Un rodoé de la pire espèce qui secoua le réalisateur Michel Poirier et le journaliste Charles Marcoux. Ce duo, installé à Régina, avait prévu d'insérer ce reportage dans une série sur l'habitat traditionnel, destiné à un public international. Ce ne fut pas possible.

La baleine qui apparut au bout de quelques jours fut tuée à coups de harpons et de dizaines de coups de feu; elle coula, vraisemblablement noyée dans son sang. Les chasseurs mirent deux jours avant de retrouver l'animal. Le bateau du fédéral, qui était jusqu'à ce moment resté impassible, dragua le fond à la recherche du cétacé qui fut finalement retrouvé.

Le séjour sous l'eau avait rendu la nourriture imangeable et même les chiens, qui mangent habituellement la viande n'en voulurent pas. Quant au muktuk, la peau garnie de graisse dont les Inuits raffolent, elle fut partiellement dégustée, partiellement laissée à pourrir sur la plage, alors qu'elle devait être acheminée à tous les villages de l'Arctique. Bref, un triste paysage.



SOURCE RADIO-CANADA

Une scène de la chasse à la baleine, l'été dernier, près de Repulse.

DISQUES CLASSIQUES

Église, théâtre et atmosphère

FRANÇOIS TOUSIGNANT

SCHUBERT: MESSES

Franz Schubert: Messe en fa majeur, D 105; Messe en sol majeur, D 167. Alexander Nader et Thomas Puchegger sopranos; Georg Leskovič, alto (tous trois membres des Petits Chanteurs de Vienne); Jörg Herzing et Kurt Azesberger, ténors; Harry van der Kamp, basse; Arno Hartmann, orgue; Petits Chanteurs de Vienne (Wiener Sängerknaben), Chorus Viennensis, Orchestre de l'Age des Lumières (Orchestra of the Age of Enlightenment), dir. Bruno Weil. Sony Classical SK 68 237.

C'est le bicentenaire de Schubert, et il s'ouvre bien avec ce disque de deux messes de jeunesse (écrites quand Schubert avait 17 et 18 ans). C'est le dernier sursaut de la tradition classique: on fait de la belle et bonne musique avant que de faire de la musique exprimant, avec les nouveaux moyens descriptifs, la nature du texte. Beethoven n'a pas encore écrit sa Missa Solemnis et le Kyrie peut encore être un joli morceau, n'est-ce pas.

Ce qui touche surtout, c'est la naïveté du ton, bien rendu ici par un Bruno Weil absolument séduisant qui fait chanter cette musique avec un tel bonheur qu'on se croit au ciel pendant une heure. Les instruments d'époque sont un peu blancs, mais on ne peut leur en tenir rigueur tant la clarté est belle. Les chœurs et les solistes sont plus que bons et on se prend à penser que Schubert connaissait les anges et la noblesse. Alors, plutôt que de racheter des lieder que vous avez déjà, partez faire une découverte qui vous rendra heureux.

JUAN DARIÉN:

A CARNIVAL MASS

Elliot Goldenthal: Juan Darién: A Carnival Mass, sur un livret de Julie Taymor et Elliot Goldenthal d'après l'œuvre de Horacio Quiroga Juan Darién, une Passion.

Juan: Devin Provenzano (soprano); La Mère: Andrea Frierson Toney (contralto); Le Crieur de cirque et un chanteur de rue: Elliot Goldenthal (baryton) chœur et ensemble instrumental de la production du Lincoln Center (New York), dir. Richard Cordova. Sony Classical SK 62 845.

Quelle belle époque nous vivons! Le théâtre et la musique semblent faire de plus en plus bon ménage hors des canaux pré-établis issus de la tradition et qui voudraient soit poursuivre le lyrisme à l'italienne, le néosérialisme à l'IRCAM ou la comédie musicale genre Broadway. Bien sûr, ces trois tendances bénéficient d'une large diffusion, ce qui les fait paraître comme incontournables et surtout permettent de masquer une réalité autrement plus variée, mouvante et artistiquement stimulante. Les Italiens jugeront ces «explorations» comme allant contre la voix, les Ircamiens, contre l'évolution et l'intelligence historique — cela sort des canaux d'analyse pré-conçus par les bonzes universitaires qui voudraient vous dire quoi aimer et surtout, comment l'aimer —, et les gens des systèmes de consommations vous diront que hors Andrew Lloyd-Webber, point de salut de box office, donc point de «culture».

La maison Sony prend un grand risque en sortant cet enregistrement de Juan Darién. Et surtout, ses producteurs font un pari magnifique: sortir des sentiers battus de la production de théâtre musical pour offrir la «trame sonore» de ce spectacle hors

du commun et qui va peut-être devenir un must de ce que le théâtre musical ou opéra ou... va devenir.

Tirée de l'œuvre du dramaturge sud-américain Horacio Quiroga, cette «partition» d'Elliot Goldenthal se situe exactement au même point de brûlante émergence de création que Renard ou l'Histoire du Soldat de Stravinski. Non pas qu'il s'agisse ici de copie; je parlerai bien plutôt de redéfinition de ce qui compose la musique, au même titre que Schoenberg s'est posé la question puis a trouvé sa réponse dans son Pierrot lunaire op. 21.

Plantons le décor. La jungle amazonienne et un village. (Transposons en jungle urbaine et un quartier, ou entre système économique sauvage et individu sensible, conflit entre minorité et majorité, dominant et dominé... la palette est plus que large sur cette base simple). La musique suit, allant de la fine pointe technologique à la folie débridée des rythmes latino-américains, en passant par des citations de la Messe des morts du Moyen-Âge, l'utilisation de procédés minimalistes et le non-conformisme postmoderne dans ce qu'il a de plus radical.

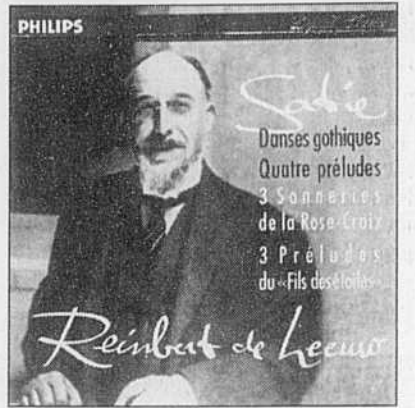
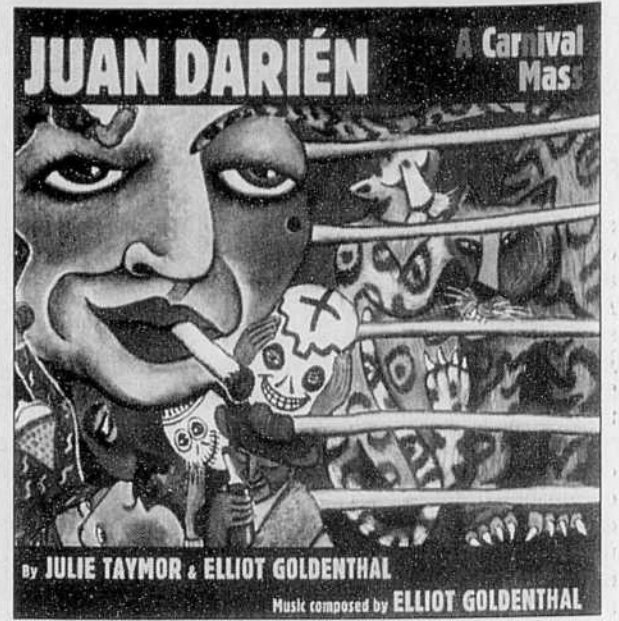
Car on peut parler ici pour une rare fois du radicalisme postmoderne. Celui qui n'a peur de rien pour arriver à l'expression originale. Il faut donc procéder à une nouvelle définition de postmodernité. De fourre-tout généralisé, le terme peut penser maintenant s'aérer de la signification d'une nouvelle modernité. Le postmoderne devient la modernité nouvelle, celle d'après la modernité classée des années 20 à 70. Cette modernité-là ne sent pas besoin de faire tabula rasa de son héritage et cesse de chercher des voies de salut pour pouvoir intégrer des «émotions» indépendantes les unes des autres, ni plaire aux schémas si libéralement enseignés des académies. Au contraire.

Elle trouve une porte de sortie par le théâtre, cette éternelle lettre de noblesse de combien de révolutions musicales, à cette question éternelle de l'Art (et je tiens au grand A): qu'est l'homme, sa réalité sociale et spirituelle?

Bien sûr le propos est parfois simpliste. Pensons à la scène de la cure magnétique de Così, des métamorphoses d'Alberich, du début de Pelléas, de l'abracadabrante Trouvatore... les exemples ne manquent pas pour prouver que la vraie grandeur s'accommodent bien d'une certaine facilité apparente. Il faut tout naturellement lui trouver sa juste place dans un contexte intrinsèquement artistique qui, lui, bannit toute inutilité sans merci.

Et je pense bien que Juan Darién est une étape plus qu'importante dans ce chemin qui mène vers, enfin, une musique radicale, engagée (au sens des Italiens Nono, Pollini et Abbado), et vraiment nouvelle. Pour juger du Juan Darién de Goldenthal, il faudrait voir le spectacle que seules quelques photographies nous ont amené à la vie. La musique elle seule semble pourtant aussi parlante que certaines pages de Mahler ou Berg, voire de Zimmerman ou du meilleur Henze, pour déjà prévoir à quel point une certaine institution s'y rebiffera tant elle tient à — et se tient enfermée dans — ses canons.

C'est la grande force de cette nou-



velle forme d'expression à laquelle ne répugne pas toute une nouvelle génération de créateurs. Les écouter est parfois dérangeant, souvent stimulant, rarement ennuyant.

En ce sens, Juan Darién est tout issu des scènes de cabarets de Wozzeck. Le conflit dramatique tiré des Dies Irae, chansons populaires, les diverses allusions aux divers langages et une orchestration efficace contribuent à une réussite à souligner. Le finale est assez cuné cependant. L'enfer reste pavé de bonnes intentions, et ici, elles sont trop présentes et se veulent trop mercantilement efficaces pour attirer les applaudissements du public. Rien n'est encore parfait, mais la route semble prometteuse. Richement prometteuse.

SATIE — DE LEEUW

Érik Satie: Quatre préludes; Sonneries de la Rose-Croix; Première pensée Rose-Croix; Prière; Les fils des étoiles; Danse gothiques. Reinbert de Leeuw, piano. Philips 454 048-2

Pas de «hits» ici. Que des œuvres moins connues de Satie et qui portent bien leur surnom de musique d'ameublement. Pourtant, Satie a une manière bien à lui de manier des enchaînements harmoniques «sans raison d'être» qui confinent un certain charme à ce disque feutré. Parfois, on imagine le fond sonore des rites de l'OTS, apparemment inspiré des rosicruciens, en se disant que musicalement, si cela est joli, rien ne porte à réelles conséquences.

Il se dégage cependant un réel amour de cette musique de la part de l'interprète et Reinbert de Leeuw approche par moment du mystique, en effleurant subtilement une certaine sensualité harmonique. Tout devient alors plus aride et la question reste posée, surtout quand on connaît Satie: est-ce une farce ou est-ce senti? Chez moi, la question reste sans réponse.

PRO MUSICA advertisement for the Trio di Milano concert on February 10, 1997, at 20h. Features Haydn, Saint-Saëns, and Beethoven. Contact info: Pro Musica, tel. 845-0532. Tickets: 25\$, 18\$ (students 10\$).

Les Violons du Roy Erratum advertisement. Please note that the concert featuring Handel at Rome, presented by Les Violons du Roy at the Salle, is on Saturday, April 5th. SRC and Radio Réseau FM Stéréo are coproducers.

N.B. À LA CHAÎNE CULTURELLE FM DE RADIO-CANADA advertisement. Features a large image of a person's face and the website www.radio-canada.com.

Theater advertisement for TARTUFFE by Molière, presented by TM and directed by Lorraine Pintal. Also mentions Crétin radiophonique de DADA MUSIK and ÉVANGÉLINE by Longfellow.

Theater advertisement for LA NUIT OÙ ILS ONT TUÉ LE GROS COMÉDIEN, directed by Yvan Bienvenue, with comedians Robin Aubert, Charles Tibeau, and Michaël Zaïg. Also mentions SPÉCIAL SAINT-VALENTIN.

Theater advertisement for CLAIR MARCHAND, a soprano and trio of cardes presenting an intimate concert of love. Also mentions Edwige and Les Idées heureuses.

Orchestre de chambre I Musici de Montréal advertisement. Features Yuli Turovsky as artistic director and Edwin Csüry as violinist. Concert on Thursday, February 13th at 20h. Tickets: 23.00\$ Regular, 19.50\$ Aîné, 10.00\$ Étudiant.

LES ARTS

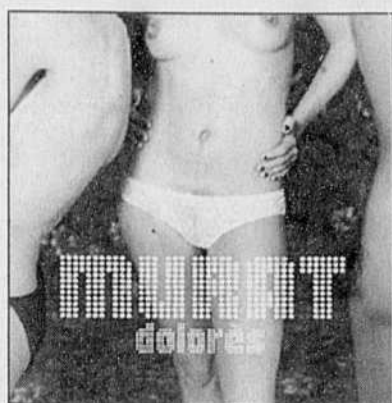
LA VITRINE DU DISQUE

Quand le spleen va, tout va

RÉMY CHAREST

DOLORÈS

Jean-Louis Murat (Virgin)



Un des plus grands plaisirs de tout amateur de musique, c'est de découvrir un morceau qu'on peut et qu'on veut rejouer cent fois de suite, avec un plaisir qui ne se dément pas. Fort Alamo, brillante première chanson de Dolorès, cinquième album de Jean-Louis Murat, premier disponible en copie d'ici, me fait le coup depuis une semaine.

Cette expression de défaite et d'abandon matinée de la colère lasse de l'amant largué, ce mariage impeccable (et tellement rare en français) du rythme intrinsèque des mots à celui de la musique pop, ce ton de voix semi-détaché mais encore expressif, ce joli petit riff de guitare qui supporte les couplets, ces petits points d'orgue tellement bien appliqués, cette gravité sans lourdeur, tout ça m'a scié les jambes d'étonnement et d'admiration. Ne chante pas qui veut des mots comme ceux-ci: «Abruti de lumière / Comme pris au lasso / Je me laisse défaire / De tous mes oripeaux.»

Il faut dire que le reste de Dolorès n'est pas mal non plus. Dieu n'a pas trouvé mieux, élégante chansonnette posée sur des échantillonnages à la mode, soutient le niveau de la précédente, juste avant que Perce-neige ne vienne surprendre par ses airs de troubadour ancien, chantant des choses aussi anciennes que «Même si les frimas éparpillent les blés, jamais ne cessera ma peine». Un peu plus loin, il y a un Baiser qui fait rêver, puis Le Môme éternel, proche parent de Fort Alamo, puis À quoi tu rêves, genre de comptine qui fait bien sourire ma petite Mathilde, du haut de ses dix semaines, mais qui se révèle tout de même être faite pour les grands quand l'Auvergnat chante: «C'est notre manière, on s'aime, on s'aime / En attendant d'être heureux.»

Même dans des moments aux arrangements plus quelconques — Le Train bleu et son agaçant clavier de piano bar, les accents blues flottants de Margot —, Murat réussit toujours à sauver la mise ou même à convaincre, grâce à un tournant inattendu, une expression de la voix, un mot juste, juste bien placé.

Murat, alias Jean-Louis Bergheaud, bien habité par la nature et la littérature, possède une véritable écriture poétique — ni dans le sens fleur bleue, ni dans le sens hermétique du terme, mais par la présence d'une rythmique élégante et d'une judicieuse vibration des significations du verbe. Celui qui dit «écrire des chansons comme on purgerait des vipères» sait donner une belle distance à ses histoires personnelles (le disque est né après qu'une Marie l'ait plaqué bien rondement), portant une aventure singulière vers des significations plurielles. Mieux encore, il sait à merveille conjuguer cette poésie — la sienne ou celle de Baudelaire sur Réversibilité — avec la musique, en lui donnant, de pièce en pièce, des outils très divers pour se faire valoir.

Après La Mémoire neuve de Dominique A. l'été dernier, Le Danger de Françoise Hardy à l'automne, voici un

autre disque de saison, capable de montrer que la France n'a vraiment pas dit son dernier mot, quand vient le temps de faire de la grande chanson et de l'ancrer dans les terreaux musicaux d'aujourd'hui.

NÉNETTE ET BONI

Tindersticks (Polygram, en importation)

Il n'y a pas grand-chose de plus magnifiquement mélancolique que la musique des Tindersticks, groupe anglais aux singuliers dérapages éthylco-sentimentaux. Un groupe de fans inconditionnels, plus nombreux en Europe, assez rares ici, ont adopté sans condition leur tristesse, qui pourrait presque faire passer Leonard Cohen pour Charles Trenet. Forts en atmosphères, ces Allume-Feux semblaient tout désignés pour la musique de film. C'est ce qu'en a pensé la réalisatrice française Claire Denis, qui leur a confié la bande originale de son long métrage Nénette et Boni. S'il nous reste à le voir arriver sur nos écrans, la bande originale est déjà avec nous, grâce à des fans du groupe chez Polygram, qui en ont assuré la venue en importation.

Redistillant dans l'instrumental les chansons de leurs deux albums précédents (seule Petites gouttes d'eau, version magnifique et amplifiée d'un ensemble à cordes de Tiny Tears, est chantée), les Tindersticks offrent ici un envoi discret et nuancé qui ferait penser à Twin Peaks en plus distingué. A défaut d'un vrai troisième album, on pourra tout de même laisser de longues soirées s'écouler au son de ces reprises, en compagnie d'un bon verre de rouge bien tannique.

TERI MOÏSE

Teri Moïse (Virgin)

Chantez après moi: «Dans les poèmes de Michelle / Les enfants ont des ailes / Pour voler...» Qui n'a pas fredonné? On appelle ça un tube. Depuis Caroline, le doux rap de MC Solar, aucune chanson issue de France ne m'a atteint aussi indiscutablement que Les Poèmes de Michelle, premier extrait du premier album de Teri Moïse. C'est pas compliqué: le refrain m'a ouvert la tête comme une noix de coco et s'est niché dedans. A demeure. Bail signé. Après la millionnaire diffusion, la chanson est toujours là. Intacte. Inépuisable.

Le reste de l'album, moins automatiquement gagnant, baigne tout de même fort agréablement dans les mêmes eaux, surtout Je serai là et Les Pages. C'est de la musique pop-soul liquéfiante, aux accents légèrement funk ou jazzy, qui renvoie avantageusement au Stevie Wonder des meilleures années, celles de Music Of My Mind, Talking Book et Innervisions (1972-73). A cela près que c'est chanté en français par une fille, née aux États-Unis de parents haïtiens, installée en France depuis le début de la décennie. Un riche creuset culturel qui permet à la chanteuse d'allier un phrasé très coulant, une conscience des sonorités très afro-américaine, à une sensibilité toute

francophone (qui parle de poèmes dans la chanson anglophone?).

Moi qui n'ai jamais été bercé par les rythmes des îles, j'apprécie même Comment aller là-bas, probablement parce que les couleurs antillaises teintent la chanson sans exotisme de pacotille. Teri Moïse n'est pas une perle d'Haïti. Parlons plutôt d'elle comme un auteur-compositeur-interprète à découvrir. Pas besoin d'étiquette worldbeat quand on écrit des chansons capables de faire le tour du monde.

GREAT COUNTRY SONGS

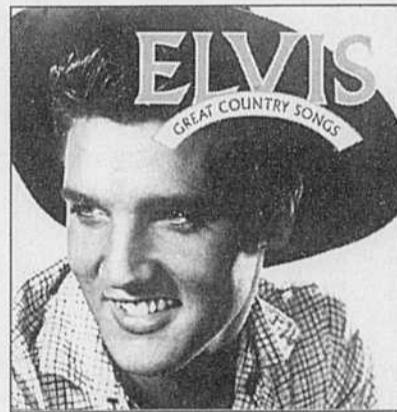
Elvis Presley (RCA/BMG)

Il existait déjà un disque intitulé Elvis Country, seul véritable album-concept de la carrière du King, paru en 1970. C'était pour Presley, country boy dans l'âme, un essentiel retour à l'origine. Son rock'n'roll, faut-il le rappeler, avait germé en sol country (cherchez pas le pléonasmisme, y en a pas), au confluent du gospel, du rhythm'n'blues et de la chanson pop des crooners. Dès lors et jusqu'à sa mort en 1977, il y aura toujours un peu plus de country sur ses disques, comme si Elvis avait voulu se protéger de toutes les musiques qu'il ne reconnaissait pas et qu'on appelait encore du rock, tel que détourné par les Black Sabbath, Yes, New York Dolls, Alice Cooper et assimilés.

L'idée d'une compilation des Great Country Songs du défunt souverain coulait de source. La voilà donc, à point nommé pour rappeler aux plus jeunes que la musique country a forte teneur rock'n'roll des Mavericks, Marty Stuart et autres Dwight Yoakam ressemble pas mal au country façon Elvis. Et si ce n'était pas une justification suffisante, on offre en boni quelques prises inédites, pas piquées des hannetons. Qu'il s'agisse de Green Grass Of Home, There Goes My Everything, Fairytale ou Help Me Make It Through The Night, toutes ces versions subtilement différentes sont valables: Elvis ne répétait jamais, et chaque interprétation comptait. Les moutures de Just Call Me Lonesome et Your Cheatin' Heart sont particulièrement relevées: comment a-t-on pu les rejeter?

Sinon quelques succès de palmarès pop hors contexte, le choix des titres est tout à fait approprié. Des débuts chez les disques Sun (I Forgot To Remember To Forget) aux ultimes enregistrements de 1976 (l'émouvant He'll Have To Go), on est ébahi par la constance d'Elvis: sveltes ou bouffis, avec ou sans prescription pharmaceutique, sa voix et son instinct d'interprète ne l'ont jamais trahi. Au delà de toutes les caricatures et récupérations, le chanteur demeure intouchable.

Sylvain Cormier



Grosse peinture bleue

JAZZ ET BLUES

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

PROSODIE
Aldo Romano
Verve

C'est toujours la même histoire. Une bonne histoire. Une histoire si vieille et si actuelle qu'elle est au fond une histoire intemporelle. Guitarriste et chanteur, Phil Guy, le frère de l'autre, en est une illustration. Cet homme qui ce soir jouera au Club Soda est une sorte de révélateur des facettes artistiques et autres facettes du blues.

Comme la majorité des musiciens de blues, il vient du Sud. De ce Sud que l'on qualifie de profond parce qu'il s'agit du Sud des bayous, du Sud de la swamp. Alors qu'il était encore très jeune, sa famille a plié armes et bagages pour Chicago. A cause de quoi? Du travail, de l'économie, de la finance.

Dans le courant des années 30, on a assisté à un véritable exode des Noirs. La majorité abandonna la route du tabac et les champs de coton pour ces emplois que l'on associe toujours à la ville. Avant le départ de la famille Guy pour Chicago, Buddy, le frère aîné, avait eu le temps de se sensibiliser aux blues des grands du Sud, les Lightnin' Hopkins, Guitar Slim et Slim Harpo, l'homme du Shake Your Hips.

Une fois à Chicago, dans le West Side pour être exact, Buddy Guy, avec Phil toujours dans les environs, fréquenta assidûment Otis Rush et Magic Sam. A eux trois, ils forgèrent ce qu'on appelle le West Side Sound. C'est à dire? Rendre le son d'ensemble plus tendu et plus homogène. Evidemment, Phil en apprit toutes les subtilités, du son du West Side de Chicago.

De la moitié des années 60 au tournant des années 80, Phil Guy joua admirablement le rôle de faire-valoir. Au sein de Buddy Guy-Junior Wells Band, il était le rythme. Il en était le metteur en scène comme le sculpteur. Il était le boss du rythme. L'équation mathématique que Ray Allison à la batterie suivait à la trace.

Au début des années Reagan, la scène du blues tomba bien bas, très bas. Les groupes éclatèrent. Celui de Guy et Wells n'échappa pas au rouleau compresseur financier. Chacun prit la tangente. Buddy Guy prit le chemin des studios américains. Phil Guy, celui de la Grande-Bretagne. Il faut le savoir, là-bas, Phil Guy est gros. Très gros. Très apprécié. Pour les British, il est une grosse peinture du blues de Chicago. Pour les Allemands également.

Et pourquoi donc? Parce qu'il est resté fidèle au blues. Jamais il n'est tombé dans le blues-rock, contrairement d'ailleurs à son frère. Jamais il ne racole. Ses albums gravés pour l'étiquette anglaise JSP révèlent tous une affection sans retenue, une totale affection pour le blues de Chicago.

La compilation intitulée Breaking Out On Top est rien de moins que l'une des meilleures productions des dernières années. A ses côtés, on retrouve quelques-uns des musiciens qu'il a, à certains égards, formés. Lesquels? Eddie Lusk, Norman Breaker, Michael Scott, et surtout Maurice John Vaughan.

Phil Guy est un grand bluesman. Une dernière chose, ce soir au Club Soda, il sera accompagné de Stephen Barry à la basse, Jorn Reissner à la guitare et Gordie Adamson à la batterie. Bref, la soirée promet. Prix d'entrée: 13\$. C'est abordable.



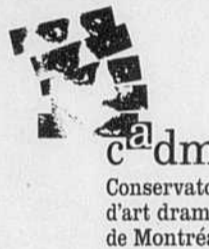
ARCHIVES LE DEVOIR

Phil Guy

son jazz Montréal. Prix du billet? 50 \$. Bien.

Deux jours passent. Puis, on apprend que Jeri Brown se produira les 14 et 15 février au Upstairs, rue Mackay. Prix du billet? 8 \$. Ça, c'est 42 \$ de moins.

Toujours est-il que là... Quand donc les producteurs et les musiciens, ou je ne sais qui, vont prendre des moyens, histoire que des hiatus financiers aussi énormes que celui mentionné ne se reproduisent plus? Hein? Quand donc va-t-on arrêter de prendre le consommateur pour un cochon de payant? Nom de dieu!



AUDITIONS D'ENTRÉE
ANNÉE SCOLAIRE
1997-1998

Date limite d'inscription : 1^{er} mars 1997

Séances d'information :

le dimanche 2 février 1997 à 14 h et à 15 h

Pour être admises, les personnes sélectionnées à la suite des auditions devront être titulaires d'un diplôme d'études collégiales. De plus, il est prévisible que des droits de scolarité soient exigés; le montant sera alors déterminé ultérieurement.

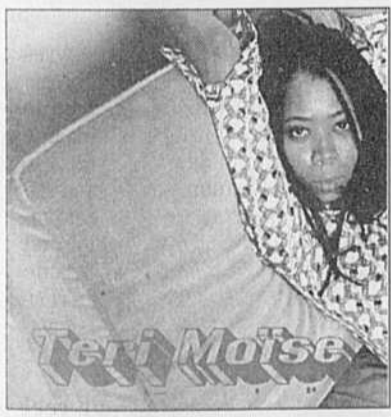
Frais d'admission non remboursables : 50.00 \$
Frais afférents de 150.00 \$

Pour renseignements :

Conservatoire d'art dramatique de Montréal
100, rue Notre-Dame Est, Montréal (Québec) H2Y 1C1
Téléphone : (514) 873-4283

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

Québec



Donald K. Donald & Mel Howard présentent la suite de Tango Argentino leur comédie musicale récipiendaire d'un prix Tony. Une éclatante production en provenance de Broadway.

Tango Pasion

mettant en vedette 25 danseurs, chanteurs et l'orchestre original de Tango Argentino, le Sexteto Mayor.

"Enchanté et raffiné, Tango Pasion est l'un des meilleurs spectacles du genre."
— News Service, LE FIGARO

"Deux heures de suprême élégance... L'un des plus grands spectacles de tango qu'il vous sera jamais donné de voir."
— News Service, LE FIGARO

"Un étonnant spectacle musical. Du quand l'âme de l'Argentine rencontre la magie de Broadway."
— Phil LaMotte, LE NOUVEAU OBSERVATEUR

SPÉCIAL
Avant-Première: mardi 18 février à 19h30
Billets à 29,50\$ & 19,50\$ (+taxes)

6 Représentations!
18 au 22 février - Théâtre St-Denis
Billets en vente au guichet du Théâtre et en appelant le 790-1111.

DKD 92 LIT ROCK 92 Y F&I 92

PALMARÈS DISQUES

Champigny

CLASSIQUE

- SHINE, TRAME SONORE, PGS 17,95\$
- PIANO CONCERTO NO 3, RACHMANINOV (A. LAPLANTE), ANALEKTA 16,95\$
- THE ENGLISH PATIENT, TRAME SONORE, GABRIEL YARED, PGS 18,95\$
- CONJURES, FRANZ SCHUBERT, INTERDISC 22,95\$
- COMPLETE BEETHOVEN PIANO SONATAS (10 DC), A. KUERTI, ANALEKTA 79,95\$

JAZZ BLUES INTERNATIONAL

- BEST OF PAOLO CONTE, PAOLO CONTE, WARNER 16,95\$
- BAR KOKHBA (2 DC), JOHN ZORN, KOCH 27,95\$
- NIGHT TO NIGHT, GEOFFREY ORYEMA, EMI 16,95\$
- CESARIA, CESARIA EVORA, BMG 17,95\$
- OMERTÀ, TRAME SONORE, MICHEL CUSSON, SÉLECT 18,95\$

POP FRANCOPHONE

- LE DÔME, JEAN LELOUP, SÉLECT 17,95\$
- LES COPAINS D'ABORD (2 DC), GEORGES BRASSENS, PGS 27,95\$
- 40 CHANSONS D'OR (2DC), CHARLES AZNAVOUR, EMI 25,95\$
- QUATRE SAISONS DANS LE DÉSORDRE, DANIEL BELANGER, SÉLECT 17,95\$
- EDEN, ETIENNE DAHO, EMI 14,95\$

POP ANGLOPHONE

- EVITA (2 DC), TRAME SONORE, MADONNA, WARNER 30,95\$
- TELEGRAM, BJÖRK, WARNER 15,95\$
- MATAPEDIA, KATE + ANNA MC GARRIGLE, DENON 17,95\$
- LE ROI EST MORT, VIVE LE ROI, ENIGMA, EMI 16,95\$
- TRAGIC KINGDOM, NO DOUBT, MCA 17,95\$

SUGGESTIONS

TIME Philippe Noireaut FONOVOX/FUSION III 15,95\$

THE VIENNA I LOVE André Rieu PGS 15,95\$

PIAZZOLLA BY PIAZZOLLA Astor Piazzolla BMG 16,95\$

4380, rue Saint-Denis 844-2587 Mail Champlain 465-2242

Champigny

seulement 14,95\$

TERI MOÏSE Teri Moïse ord. 19,95\$

EDEN Étienne Daho ord. 19,95\$

DOLORÈS Jean-Louis Murat ord. 19,95\$

SOUL MUSIC AIRLINES Michel Jonasz ord. 19,95\$

MERCI D'ÊTRE VENUS J.J. Milteau ord. 19,95\$

FUGAIN Album double 23,95\$

FUGAIN PETITES FÊTES ENTRE AMIS Michel Fugain ord. 30,95\$

EMI

Champigny

GRANDE SURFACE 4380, Saint-Denis Ouvert 7 jours de 9 h à 22 h (514) 844-2587 1-800-817-2587 Station Mont-Royal Gratuit, entrée rue Drolet

SUCCESSALES 371, Laurier Ouest Ouvert 7 jours de 8 h à 22 h (514) 277-9912 Rive-Sud - Mail Champlain (514) 465-2242

Prix en vigueur du 8 au 28 février 1997

B6

JOHN MALKOVICH



Compétition officielle/Festival de Venise
Sélection officielle/Festival International du film de Toronto

Adapté du roman de Michel Tournier "Le Roi des Aulnes "

UN FILM DE VOLKER SCHLÖNDORFF

LE ROI DES AULNES

Version française de « The Ogre »

« Un film dément, bouleversant, en un mot grandiose. »
 - Le Point

« Le Roi des Aulnes est un très grand film.
 Très courageux aussi. »
 - Régis Tremblay, Le Soleil

13
ANS +

**MAINTENANT À
L'AFFICHE**

VERSION FRANÇAISE

FAMOUS PLAYERS
CENTRE EATON

FAMOUS PLAYERS
CENTRE LAVAL

VERSION O. ANGLAISE

FAMOUS PLAYERS
LOEWS

COSCIENT/ASTRAL

DISTRIBUTION
 une filiale du Groupe Coscient Inc.
 a subsidiary of Coscient Group Inc.